



Pour mémoire
L'Armistice du 11 novembre 1918

L'armistice du 11 novembre 1918

L'armistice, signé le 11 novembre 1918 entre les Alliés et l'Allemagne marquant la fin de quatre années de guerre, constitue un moment clé de la conscience nationale et européenne. « L'École a pour mission l'enseignement de l'histoire de la Grande Guerre, et également la transmission de la mémoire » (*). La commémoration de l'armistice permet de mener un travail d'Histoire ancré dans un enseignement de la citoyenneté et des valeurs de la République.



© H. Marquis

Partant des événements de l'année 1918 (voir le chapitre 9 du livre *La Grande Guerre* par M.C. Bonneau-Darmagnac, Frédéric Durdon, Pierrick Hervé, CRDP de Poitiers collection trait d'union, 2008) qui ont conduit à l'arrêt des combats, cet opus de la collection « Pour Mémoire » met en évidence les spécificités de la Première Guerre mondiale. C'est une guerre longue, qui est, dès 1915, appelée « Grande Guerre ». C'est une guerre mondiale où des puissances extérieures à l'Europe ont un rôle essentiel. Par la mobilisation totale des sociétés dans la guerre (au front et à l'arrière), la Première Guerre mondiale inaugure un nouveau type de conflit : une guerre moderne qui s'appuie sur la mobilisation industrielle, la propagande, la mise en place d'une culture de guerre. Elle est aussi spécifique par la violence infligée et subie, et ses conséquences : le lourd bilan humain, le traumatisme engendré par la guerre et son impact sur les sociétés européennes de l'après-guerre. De fait, la Première Guerre mondiale est à l'origine de bouleversements majeurs et a marqué le XXe siècle.


Les entrées des programmes des trois niveaux (cycle 3 de l'école primaire, classes de Troisième et de Première des séries générales et technologiques) étant proches, les entrées thématiques proposées sous forme de dossiers documentaires ne sont pas différenciées. Les parcours pédagogiques prennent cependant en compte la spécificité de l'école primaire et des supports pédagogiques utilisables. Ces parcours pédagogiques s'appuient principalement sur l'étude des documents proposés, tout en initiant enquêtes et productions autour de la participation aux commémorations, de l'exploitation du patrimoine local et artistique.

Du fait du rôle central joué par la France dans ce conflit et de la place privilégiée qu'elle occupe dans les programmes scolaires, les choix documentaires s'appuient sur la France et les Français dans le conflit, sans toutefois perdre la dimension mondiale d'une guerre qui implique les pays européens et leurs empires coloniaux, ainsi que les États-Unis.

Ce numéro de la collection « Pour mémoire » donne ainsi des pistes de travail qui, « dans le cadre d'un projet pédagogique », permettront d'« associer les élèves aux cérémonies qui seront organisées en hommage aux combattants et aux victimes de la guerre au cours de l'année 2008 » (*).

(*) Commémoration du 90e anniversaire de la fin de la Première Guerre mondiale, Bulletin officiel de l'Éducation nationale, n° 24 du 12 juin 2008.



La Grande Guerre, M.C Bonneau-Darmagnac, Frédéric Durdon, Pierrick Hervé,  CRDP de Poitiers collection trait d'union, 2008



La Première Guerre mondiale,  CNDP, collection « Dédédoc », 2008.

Auteur du dossier

Hugues Marquis, Docteur en Histoire, Professeur agrégé à l'Institut universitaire de formation des maîtres de Poitou-Charentes.

Pédagogie

La Première Guerre mondiale est largement enseignée dans le Primaire et le Secondaire. Elle fait l'objet d'approches spécifiques selon l'âge des élèves mais l'ensemble procède du même esprit : mettre en avant son aspect industriel et sa violence.

Pour les élèves, elle est aussi l'occasion de comprendre que cette guerre n'a pas épargné leur lieu de vie, que ses traces sont présentes dans le paysage comme dans les mémoires, parfois à l'intérieur même de leur famille. Les programmes offrent la possibilité d'analyser cet événement à l'échelle du monde comme à celui des individus.

Cycle 2

La Première Guerre mondiale au cycle 2 (CP-CE1)

Positionnement dans les programmes

(B.O. hors-série n° 3 du 19 juin 2008)

Découverte du monde : Se repérer dans l'espace et le temps

Les élèves apprennent à repérer l'alternance jour-nuit, les semaines, les mois, les saisons. Ils utilisent des outils de repérage et de mesure du temps : le calendrier, l'horloge. Ils découvrent et mémorisent des repères plus éloignés dans le temps : quelques dates et personnages de l'histoire de France ; ils prennent conscience de l'évolution des modes de vie.

Instruction civique et morale

Les élèves apprennent à reconnaître et à respecter les emblèmes et les symboles de la République (la Marseillaise, le drapeau tricolore, le buste de Marianne, la devise « Liberté, Égalité, Fraternité »).

Commémorer

Comme l'indiquent les instructions, en cycle 2, « il ne s'agit pas encore de faire de l'Histoire » (Documents d'application des programmes - Cycle 2, 2003, p.7), mais de passer progressivement de la structuration du temps commencée au cycle 1 à l'histoire qui commencera au cycle 3. La démarche proposée ici s'inscrit dans le cadre de la structuration du temps chez l'enfant, qui va lui permettre de passer progressivement du temps perçu au temps social.

Ce passage s'effectue au cycle 2 en distinguant progressivement les événements de la vie personnelle de l'élève et ceux de la vie sociale. Cette prise de conscience s'effectue notamment à partir d'événements cycliques comme Noël et le 1er mai. Il s'agit en CE1 de reprendre ce travail en donnant à l'événement du calendrier sa dimension commémorative, c'est-à-dire de mettre en évidence le caractère exceptionnel de l'événement qui a frappé la mémoire des hommes au point que l'on en célèbre le souvenir collectivement. La date du 11 novembre permet de mettre en évidence l'importance de la Première Guerre mondiale dans la mémoire collective des Français (temps social). Plus que le 8 mai, elle fédère, comme le 14 juillet, autre commémoration qu'il serait intéressant de marquer dans cette perspective mais qui tombe pendant les grandes vacances.

Objectifs pour un travail autour de la commémoration de l'armistice au CE1 :

- définir une commémoration ;
- mener une enquête ;
- associer la date du 11 novembre à la guerre des tranchées.

Activité :

La lecture du calendrier montre que le 11 novembre est un jour férié, sans école. On questionnera la classe à ce sujet (Qu'est-ce qu'un jour férié ? Savez-vous pourquoi le 11 novembre est un jour férié ?).

On peut ensuite présenter un reportage filmé sur la cérémonie du 11 novembre dans la commune ou dans une autre commune, ou travailler à partir d'une photographie d'une commémoration. Sur la photographie, on relève les détails qui concernent à la fois l'idée de la commémoration (se remémorer ensemble) : autorités, public, écoliers... et l'idée de la fin de la guerre (références à la guerre) : soldats, porte drapeaux, monuments aux morts (« morts pour la France »).

Ce travail peut être complété par une sortie au monument aux morts de la commune (souvent à proximité de l'école) et la lecture des inscriptions portées sur le monument.

Toutes ces observations peuvent initier un travail d'enquête dans la famille : qui a fait la guerre dans la famille ? Quel est son lien familial avec l'élève ? A-t-on conservé des souvenirs de cette période (objets, documents) ? La construction d'un arbre généalogique (ou une arborescence complétée si cet arbre a déjà été construit) faisant apparaître les hommes qui ont fait la guerre pourra mettre en évidence l'impact de la guerre aux niveaux de la famille et de la commune.

On peut dans un deuxième temps, en partant des morts à la guerre de l'arbre généalogique ou de la liste des morts du monument (à dénombrer), réfléchir sur la guerre, ses formes et ses effets : une guerre coûteuse en vies humaines, la guerre des tranchées qui a conduit à ce désastre. Ce travail s'appuiera sur une photographie et d'un texte de poilu décrivant les combats.

L'attaque d'une tranchée allemande par des soldats français :

Au signal, les lieutenants s'élancent en criant : « en avant ! », « à l'assaut ! », « Pour la France » ; et l'un d'eux entonne la Marseillaise. Derrière eux, toute la section. (...) Les lieutenants meurent, frappés à la tête. Les soldats tombent à leur tour. Impossible d'avancer. Les vivants se couchent et tentent d'amonceler de la terre devant leur tête pour se protéger des balles. Le commandant leur fait dire de se replier. Hélas, on ne peut avancer ni reculer. Il faut attendre la nuit.

Lettre du docteur Martin-Laval à sa sœur, 1915, cité dans J.-P. Guéno : *Paroles de Poilus*, Libro, 1998.

Une frise chronologique utilisée pour les activités de structuration du temps au cycle 2 peut alors être complétée. Elle permet de situer la période par rapport aux autres périodes étudiées (ex. : la vie au temps des châteaux forts, l'école de mes parents). Chaque période est illustrée par un document caractéristique qui peut être, pour la Grande Guerre, une photographie des tranchées, une photographie d'un dessin réalisé par les élèves d'une statue de poilu du monument aux morts de la commune.

À partir de cette approche, on peut envisager une participation de la classe à la cérémonie.

Ce travail permettra ensuite d'identifier dans le calendrier annuel les autres commémorations : 1er mai, 8 mai, 14 juillet, et plus largement les jours fériés.

Cycle 3

La Première Guerre mondiale au cycle 3

Positionnement dans les programmes

Programme 2008

Le Vingtième siècle et notre époque.

La violence du XXe siècle :

- les deux conflits mondiaux ;
- 1916 : bataille de Verdun ;
- Clémenceau ;
- 11 novembre 1918 : armistice de la Grande Guerre.

Document d'application (2002)

La planète en guerre : l'extrême violence du siècle.

La Première Guerre mondiale marque le siècle : communisme, fascisme, nazisme en sont en grande partie issus ainsi que la Seconde Guerre mondiale.

Elle annonce l'extrême violence du siècle marqué par la guerre totale, les génocides et le goulag.

Propositions de travail

Depuis le programme 2002, l'étude de la Première Guerre mondiale s'inscrit dans le cadre de la violence du XXe siècle qui est l'entrée principale de cette entrée du programme, et plus précisément (programme 2007 et projet de programme 2008) dans le point fort « les deux conflits mondiaux ».

Plus encore que pour les autres niveaux (collège et lycée), l'entrée dans ce point du programme par les hommes et les femmes en guerre, mise en évidence par les chercheurs : la guerre vue d'en bas, (Stéphane Audoin-Rouzeau veut se situer « dans l'œil du conflit ») sera privilégiée. C'est-à-dire une approche par les hommes : les conditions de vie au front et à l'arrière. Cette approche permettra de mettre en évidence le caractère total de la guerre.

Il s'agira aussi de travailler sur la notion de « guerre » à travers cet exemple, c'est-à-dire de montrer ce qu'est la guerre et de mettre en évidence son caractère violent.

Cette approche montrera que la guerre marque le siècle, qu'elle engendre les autres guerres et que l'histoire du XXe siècle est marquée par les conflits, y compris dans les périodes de paix. Ainsi un travail sur la Seconde Guerre mondiale se fondera sur la comparaison des formes des deux guerres (mise en évidence des caractères communs) et sur le fait que c'est le sentiment d'humiliation ressenti par les Allemands, la situation économique catastrophique et le refus d'accepter les traités qui ont conduit les nazis au pouvoir et à la guerre.

Un travail en CE2 sera plus centré sur la vie quotidienne des soldats.

Un travail en CM pourra aborder les enjeux du conflit, la mobilisation pour la guerre et l'après-guerre (bilan humain et matériel).

Objectifs pour une séquence sur la Grande Guerre en cycle 3

Savoirs :

- Les origines de la guerre (les rivalités entre puissances européennes) ;
- Les principaux belligérants (montrer le caractère mondial de la guerre) ;
- Dates :
 - août 1914 : début de la guerre ;
 - 11 novembre 1918 : armistice marquant la fin de la guerre ;
- Caractériser la guerre : violence, mort de masse. Caractériser cette guerre par rapport à celles qui l'ont précédée (moderne, implication des civils),
- Comprendre pourquoi et comment la guerre a marqué les corps et les esprits : mesurer le bilan de la guerre (aspect meurtrier, destructions), le choc moral (répercussions dans les économies et les sociétés européennes : hécatombe et destruction qui ont marqué des

générations) et donc de situer les origines et les enjeux des principales commémorations et de l'art patriotico-tumulaire ;

- Vocabulaire spécifique :
 - guerre des tranchées,
 - poilu,
 - commémoration,
 - armistice.

Savoir-faire :

- Analyser des documents iconographiques ;
- Lire et utiliser une frise chronologique ;
- Décoder une carte pour identifier la succession des situations ;
- Lire des données statistiques (différencier valeurs absolues et relatives).

Objectifs en éducation civique :

- Respect de soi, respect de l'autre, respect de ses aînés, devoir de responsabilité ;
- Préservation de la paix.

Principaux documents à exploiter :

- Partie « 1918, le dénouement » : [carte du front occidental de 1914 à 1918](#)
- Partie « La guerre des tranchées » : [photo des combattants et témoignages de poilus](#)
- Partie « Les civils dans la guerre » : [femmes et ouvriers coloniaux dans une usine d'armement et pétition des agriculteurs de la commune de Touzac](#)
- Partie « La mémoire de la guerre » : [les enfants des écoles d'Angoulême déposent une gerbe au monument aux morts.](#)

L'observation des documents permet aux élèves de caractériser la Première Guerre mondiale : qui faisait la guerre ? Comment faisait-on la guerre ? Comment vivait-on la guerre ? Les documents permettront d'aborder la mort de masse et les séquelles sur les hommes qui est aussi un caractère de la violence. On montrera que la guerre se déroule au front et à l'arrière et que c'est l'ensemble de la société qui est marquée par le conflit.

La lecture du tableau couplée avec celle du monument aux morts de la commune permettra de réfléchir sur la lourdeur du bilan humain de la guerre et sur le traumatisme engendré. La lecture du tableau permettra en CM d'approfondir la maîtrise des statistiques.

La cérémonie du 11 novembre peut être abordée de la même manière qu'en cycle 2 avec la mise en situation d'enquête (Quand le monument a-t-il été construit ? Quel âge avaient les morts ? etc.) et l'exploitation de la base Mémoire des hommes à partir de la liste des morts de la commune (partie « [Étudier un monument aux morts en utilisant la base Mémoire des Hommes](#) »).

Une seule fiche de la base Mémoire des hommes pour un mort de la commune peut être étudiée.

Une recherche dans la presse (écrite et télé, locale et nationale) au lendemain de la commémoration permettra de s'interroger sur les origines et le sens des commémorations.

Ce travail peut déboucher sur un tableau à double entrée :

Le 11	Où? (quel lieu de	Qui	Comment ?
--------------	--------------------------	------------	------------------

novembre, on rend hommage aux soldats de la Grande Guerre	commémoration ?)	(commémore) ?	
À Paris	<i>Sous l'Arc de Triomphe, sur la tombe du soldat inconnu</i>	<i>Le président de la République représentant tous les Français, les autorités civiles et militaires nationales</i>	<i>Dépôt de gerbe Revue des troupes Sonnerie aux morts</i>
Dans la commune	<i>Devant le monument aux morts</i>	<i>Le maire, l'armée, les enfants des écoles</i>	...

Un travail autour du tableau permettra de réfléchir (et d'apporter des réponses) aux questions sur le sens des commémorations et débouchera sur les spécificités de cette guerre.

Pour mener un projet pédagogique autour de la Première Guerre mondiale en intégrant la dimension artistique, on peut signaler le concours « Petits artistes de la mémoire », organisé chaque année par l'Office national des anciens combattants, destiné aux élèves des écoles :

 [Les grands axes](#)

 [Les lauréats du concours « Les petits artistes de la mémoire »](#)

L'approche par la littérature de jeunesse

L'intérêt de l'approche par la littérature de jeunesse est comparable à l'approche par le cinéma de fiction. L'élève y trouvera une évocation de la guerre, la reconstitution d'une époque à travers une fiction qui respecte les faits historiques. La littérature de jeunesse permet une approche du sujet qui conduit à une mise au point du contexte et par cette voie une construction active des savoirs.

La production est abondante sur le sujet. Dans une recension en 2001, Michel Peltier, spécialiste du récit historique pour la jeunesse, sélectionnait une trentaine d'œuvres :

- *Le Secret de grand-père*, de Michael Morpurgo, coll. « Folio Cadet », Gallimard Jeunesse, 2002.

« Mes parents n'ont jamais vraiment aimé la vie à la campagne. Alors que moi j'adore les vacances dans la vieille ferme de Grand-père. J'adore l'écouter parler de son enfance de petit paysan et de Joey, son cheval. Peut-être même me racontera-t-il un jour l'histoire de ce vieux tracteur auquel il tient tant. Mais parfois, je sens que quelque chose le tourmente... Quel est le secret de Grand-père ? Et comment puis-je l'aider ? La

touchante histoire d'un grand-père et de son petit-fils, complices d'un secret bouleversant. » (présentation de l'éditeur)

Une exploitation pédagogique sur le [site de l'académie de Rouen](#) et sur le [site de Littecole, la Littérature à l'école élémentaire](#) :

- *La Marraine de guerre*, de Catherine Cuenca, Hachette (Le livre de poche), 2001.

Un jeune poilu nous fait part de ses conditions de soldat dans les tranchées françaises, à travers sa correspondance envoyée à sa marraine de guerre, entre 1916 et 1918.

- *Les Mutins du faubourg*, d'Alain Bellet, Magnard, 1999.

« Printemps 1917, la guerre s'est enlisée dans la boue des tranchées. Or ce matin-là, ce ne sont ni la pénurie, ni les mutineries qui agitent les ébénistes du faubourg Saint-Antoine, mais des lettres anonymes avec menace d'enlèvement. Seule Marthe semble s'en désintéresser... Ce qu'elle veut, c'est partir pour le front retrouver Jacques, son fiancé. Mais Jacques a déserté ! De retour à Paris, il recherche Marthe, mais leurs destins semblent se croiser ! Traqué par les forces de police, Jacques est caché par des amis et se trouve mêlé malgré lui aux enlèvements qui sévissent dans le quartier. Arrivera-t-il à élucider ce mystère ? Et surtout, retrouvera-t-il Marthe ? » (présentation de l'éditeur)

- *De la guerre à la mer*, de Gilles Fresse et Michel Riu, Bastberg (Indigo), 1997.

Un lycéen doit rendre un devoir sur la Première Guerre mondiale. Un travail qui l'ennuie mais il rencontre un vieux monsieur passionnant qui a vécu le conflit.

- *Zappe la guerre*, de Pef, Rue du Monde, 1998.

Exploitation pédagogique pour le cycle 2 et le cycle 3 proposée sur le [site de l'INRP](#).

- *Grandes vacances 14/18*, de Jeanne Lebrun, Flammarion (Castor Poche), 1993.

L'auteur a 11 ans au début du conflit et va connaître l'occupation allemande.

- *Cheval de guerre*, de Michael Morpurgo, Gallimard (Folio junior), 1986.

Un cheval se souvient de la folie meurtrière des hommes pendant les quatre années de la Première Guerre mondiale.

Une exploitation pédagogique sur le [site de l'académie de Grenoble](#).

- *Le journal d'Adèle*, de Paule Du Bouchet, Gallimard (Folio junior), 1998.

Adèle débute son journal intime en 1914. Elle voit partir son père et ses frères sur le front. Les femmes vont relayer les hommes à l'arrière.

3ème

Programme de Troisième

La Première Guerre mondiale et ses conséquences

Après avoir situé chronologiquement les grandes phases militaires du conflit, on insiste sur le caractère total de cette guerre (économie, société, culture), sur les souffrances des soldats et les difficultés des

populations. Le bilan de la guerre inclut les révolutions de 1917 en Russie, la vague révolutionnaire qui suit et son écrasement.

Document d'accompagnement

On doit renoncer au récit chronologique des phases du conflit et privilégier la mise en évidence de ses grandes caractéristiques : son aspect total et la brutalisation des rapports humains qu'il a impliquée. Cela permet de faire comprendre, par delà les conséquences plus immédiates de la guerre, étudiées dans son bilan, sa résonance profonde et traumatique sur le siècle qui commence. La notion de brutalisation (mal traduite du terme anglais « brutalization » que le néologisme « ensauvagement » aurait mieux fait comprendre) reflète la place fondatrice de la violence liée à la guerre. Des recherches récentes ont mis en évidence cette violence d'un conflit marqué par le premier génocide du siècle, celui des Arméniens, et pendant lequel, pour la première fois en Europe, s'ouvrent des camps de concentration ; cette pratique, partagée par tous les belligérants pour les ressortissants de pays ennemis, atteint des groupes entiers de population (tels ces Français et surtout ces Françaises de la région de Lille qui ont été déportés en Prusse orientale). Si l'extermination des Juifs et des Tziganes n'est pas directement issue de la Première Guerre mondiale, certains des hommes qui ont vécu ce conflit deviennent capables d'appliquer une haine exterminatrice : à deux reprises, en 1931 et en 1939, Hitler invoque la déportation des Arméniens pour justifier sa politique antisémite.

Il faut donc envisager le conflit dans son aspect fondateur d'une violence totale (totalitaire ?) qui marque le XXe siècle.

Propositions de travail

En Troisième comme en Première, les instructions (documents d'accompagnement en particulier) nous invitent à prendre en compte le résultat des recherches entreprises sur la Première Guerre mondiale depuis le début des années 1990 : la question de la brutalisation, tout au moins la question de la violence, de son ampleur, de ses modalités ; le deuil, surtout dans sa dimension collective ; la culture de guerre (mobilisation et question du consentement) et l'impact de la guerre sur les sociétés de l'après-guerre.

L'approche sur les deux niveaux peut s'appuyer sur le découpage choisi dans le dossier documentaire. Pour chaque partie, une approche croisée des documents permettra de dégager informations et exemples selon les axes retenus pour guider l'exploitation des documents et débouchera sur une réponse argumentée à une problématique :

Partie du dossier	Pour guider l'exploitation des documents	Synthèse argumentée
A. 1918 : le dénouement	<ul style="list-style-type: none">○ La fin d'une guerre longue○ Un rapport de force favorable aux Alliés	Quels éléments nouveaux permettent de mettre fin à la guerre en 1918 ?
B. La guerre des tranchées	<ul style="list-style-type: none">○ Les modalités de la violence au front○ Les souffrances des soldats	Pourquoi la guerre des tranchées symbolise-t-elle la Première Guerre mondiale ?

Partie du dossier	Pour guider l'exploitation des documents	Synthèse argumentée
C. La première guerre totale	<ul style="list-style-type: none"> ○ La mobilisation économique ○ La mobilisation des esprits 	Qu'est-ce qui donne au conflit un caractère total ?
D. Les civils dans la guerre	<ul style="list-style-type: none"> ○ Les civils victimes de la violence de guerre ○ Les civils participent à l'effort de guerre 	Comment les civils sont-ils touchés par la guerre ?
E. Une Europe meurtrie	<ul style="list-style-type: none"> ○ Les conséquences d'une violence sans précédent ○ Une Europe ruinée par la guerre 	Pourquoi le bilan de la Première Guerre mondiale est-il sans précédent ?
F. Une Europe bouleversée	<ul style="list-style-type: none"> ○ Une nouvelle carte de l'Europe ○ La guerre dans la paix ○ Des sociétés marquées par la guerre 	Pourquoi la guerre a-t-elle bouleversé l'Europe ?
G. La mémoire de la guerre	<ul style="list-style-type: none"> ○ Le deuil et son expression ○ Commémorer pour ne pas oublier 	Comment la Première Guerre mondiale a-t-elle marqué la mémoire collective ?

1ère L/ES

Programme de 1ère L/ES

La Première Guerre mondiale et les bouleversements de l'Europe

On présente brièvement les grandes phases du conflit puis on insiste sur son caractère de guerre totale et sur ses conséquences. Cette étude inclut l'événement majeur constitué par la révolution russe.

Document d'accompagnement

La Première Guerre mondiale et les bouleversements de l'Europe.

L'étude vise à prendre la mesure de cet événement majeur et à analyser son caractère de guerre totale, phénomène novateur à cette échelle, qui consiste à mobiliser toutes les forces d'un pays pour détruire l'adversaire. Les grandes phases du conflit sont donc présentées en interaction avec les stratégies d'adaptation des États aux nouvelles conditions de la guerre.

Elle s'attache aussi à montrer, à l'aide de quelques exemples, que les effets d'un conflit d'une telle ampleur sont multiples. Ainsi, la guerre est-elle à l'origine de nouvelles formes d'intervention de l'État, d'un bouleversement géopolitique du continent et de la mise en question de nombreux régimes et traditions politiques.

La mémoire collective de l'entre-deux-guerres, quel que soit le pays concerné, est durablement marquée : deuil collectif, commémorations, pacifisme.

La brutalisation des rapports humains invite à poser la question des liens entre la violence de la période (ainsi du massacre des Arméniens, premier génocide du siècle) et celles des totalitarismes.

La Première Guerre mondiale est la matrice des révolutions en Russie. L'empire affronte au début des années 1910 une transition instable (industrialisation rapide, état d'ébullition social récurrent, apparente solidité politique) qui ne permet pas d'augurer de l'avenir, dans un sens ou dans un autre. Son entrée en guerre est synonyme de désastre militaire, de pertes humaines et territoriales; l'économie ne résiste pas au conflit, le ravitaillement du front et de l'arrière n'est plus assuré, le pays s'installe dans l'inflation et la pénurie ; le tsar et le pouvoir centralisé sont discrédités : en 1917, la Russie s'autogère. La guerre agit comme un amplificateur des blocages et des fragilités antérieures et un formidable accélérateur de l'histoire : moins de trois ans séparent la mobilisation de la chute du régime impérial et huit mois cette dernière de la prise du pouvoir par les bolcheviks.

L'étude de la Première Guerre mondiale est propice à un travail avec les professeurs de français, de langues étrangères ou d'arts plastiques sur les corpus épistolaire et littéraire ou les représentations de la guerre.

Programme de 1ère S

Les Français dans la Première Guerre mondiale

Après avoir décrit l'entrée en guerre, on étudie les manières dont les Français vivent le conflit, en insistant sur le fait que la société dans sa quasi-totalité est touchée par le deuil. Une ouverture sur certains prolongements de la Grande Guerre (apaisement des luttes religieuses, organisation du souvenir, évolution des rôles féminin et masculin, etc.) achève l'étude.

Document d'accompagnement

Le second moment retenu pour l'étude de la France entre 1900 et 1939 est un événement majeur : la guerre de 1914-1918. Le fil conducteur retenu par le programme est le vécu et les représentations des Français ; il se veut, comme les pistes proposées ci-dessous l'explicitent, au service d'une analyse globale. Les premiers mois méritent une attention particulière, parce que des traits durables se cristallisent. L'opinion et les pouvoirs publics font face à un conflit qui, quoique envisagé depuis une dizaine d'années, les surprend par sa soudaineté ; si le passage brusque de l'état de paix à celui de guerre suscite d'abord consternation ou résignation, très vite prévaut un sentiment définitivement installé : le patriotisme défensif et la résolution à se défendre.

Durant les quelques mois de la guerre de mouvement, 300 000 Français sont tués, 600 000 portés disparus, blessés ou faits prisonniers : le pays entre dans une ère de mort de masse. L'échec d'une victoire rapide entraîne une série de remises en cause et d'adaptations progressives. Parmi celles-ci, la recherche

d'un équilibre entre exécutif, législatif et haut commandement et l'engagement dans une guerre totale : mobilisation de l'ensemble des ressources humaines, intégration au phénomène guerrier du potentiel économique et productif, affirmation des moyens d'encadrement de masse, recherche et banalisation de moyens de destruction massive.

Fin 1914, la société est installée dans la guerre : les années 1915-1917 constituent le cœur de l'étude. Sur toute l'étendue du front s'est constitué un réseau défensif formé de deux positions parallèles. L'existence des soldats des tranchées s'organise. Leur résistance à l'inhumanité quotidienne et lors des tentatives des états-majors de briser la continuité du front (essais de percée de Joffre en 1915, stratégie de l'usure en 1916 par les Allemands, puis les Alliés) invite à poser des questions difficiles : celles du consentement et de l'acceptation de la violence, donnée et subie. Un puissant sentiment de solidarité nationale, la lutte individuelle et de groupe pour la survie, l'intériorisation de l'idée que l'adversaire appartient à l'univers de la barbarie constituent des éléments de réponse. En 1915 et 1916, l'arrière affirme le même consensus, à partir d'un réseau identique de convictions, favorisées par le maintien de conditions de vie supportables, la persistance de l'Union sacrée, la solidarité avec le front et le conditionnement de l'opinion. Au contraire, 1917 connaît une crise qui affecte tous les secteurs. Sa résolution est le fait d'une répression mesurée et d'une seconde série de remises en cause et d'adaptations.

En demandant une « ouverture sur certains prolongements de la Grande Guerre », le programme souligne que l'ombre portée par l'événement est durable et incite à examiner si le conflit a créé les conditions nécessaires à des changements structuraux.

Le temps sera trop bref pour analyser à parité les trois exemples proposés : une analyse nuancée associée à une ou deux évocations permettra d'atteindre l'objectif visé.

À titre d'exemple, on pourrait souligner les traits suivants pour ce qui est de « l'organisation du souvenir ». Fin 1918, les deux tiers, voire les trois quarts de la population française ont été touchés par les deuils.

Les monuments aux morts érigés durant l'entre-deux guerres et une foule de plaques commémoratives font mémoire des morts par leurs listes nominatives ; devenant des lieux de commémoration, surtout le 11 Novembre (fête nationale à partir de 1922), ils affirment une ambition civique. Monuments et manifestations aident les survivants à surmonter les disparitions, en tissant des harmoniques entre la douleur personnelle et la sacralisation collective. Par le biais de leurs associations, les anciens combattants (c'est-à-dire en 1920, 55 % des plus de vingt ans) jouent un rôle dans l'organisation du souvenir ; un alliage entre pacifisme et patriotisme constitue l'une des caractéristiques de ces associations.

L'étude de la Première Guerre mondiale est propice à la mobilisation des études locales et des ressources patrimoniales. Elle est propice aussi à un travail avec les professeurs de français, de langues étrangères ou d'arts plastiques sur les corpus épistolaire et littéraire ou les représentations de la guerre.

Propositions de travail

En Première comme en Troisième, les instructions (documents d'accompagnement en particulier) nous invitent à prendre en compte le résultat des recherches entreprises sur la Première Guerre mondiale depuis le début des années 1990 : la question de la brutalisation, tout au moins la question de la violence, de son ampleur, de ses modalités ; le deuil, surtout dans sa dimension collective ; la culture de guerre (mobilisation et question du consentement) et l'impact de la guerre sur les sociétés de l'après-guerre.

L'approche sur les deux niveaux peut s'appuyer sur le découpage choisi dans le dossier documentaire. Pour chaque partie, une approche croisée des documents permettra de dégager informations et exemples selon les axes retenus pour guider l'exploitation des documents et débouchera sur une réponse argumentée à une problématique :

Partie du dossier	Pour guider l'exploitation des documents	Synthèse argumentée
A. 1918: le dénouement	<ul style="list-style-type: none"> ○ La fin d'une guerre longue ○ Un rapport de force favorable aux Alliés 	Quels éléments nouveaux permettent de mettre fin à la guerre en 1918 ?
B. La guerre des tranchées	<ul style="list-style-type: none"> ○ Les modalités de la violence au front ○ Les souffrances des soldats 	Pourquoi la guerre des tranchées symbolise-t-elle la première guerre mondiale ?
C. La première guerre totale	<ul style="list-style-type: none"> ○ La mobilisation économique ○ La mobilisation des esprits 	Qu'est-ce qui donne au conflit un caractère total ?
D. Les civils dans la guerre	<ul style="list-style-type: none"> ○ Les civils victimes de la violence de guerre ○ Les civils participent à l'effort de guerre 	Comment les civils sont-ils touchés par la guerre ?
E. Une Europe meurtrie	<ul style="list-style-type: none"> ○ Les conséquences d'une violence sans précédent ○ Une Europe ruinée par la guerre 	Pourquoi le bilan de la première guerre mondiale est-il sans précédent ?
F. Une Europe bouleversée	<ul style="list-style-type: none"> ○ Une nouvelle carte de l'Europe ○ La guerre dans la paix ○ Des sociétés marquées par la guerre 	Pourquoi la guerre a-t-elle bouleversé l'Europe ?
G. La mémoire de la	<ul style="list-style-type: none"> ○ Le deuil et son 	Comment la Première

Partie du dossier	Pour guider l'exploitation des documents	Synthèse argumentée
guerre	expression <ul style="list-style-type: none"> ○ Commémorer pour ne pas oublier 	Guerre mondiale a-t-elle marqué la mémoire collective ?

Travailler sur un monument aux morts

Étudier un monument aux morts en utilisant la base Mémoire des hommes

Chaque monument aux morts a un intérêt historique et pédagogique. Il permet de trouver et d'exploiter des informations, dans les domaines artistique, social, démographique ou idéologique.

La plupart de ces monuments portent le nom des soldats morts pour la France. À partir d'un relevé, on peut faire une étude des soldats de la commune morts au combat. La base de données [Mémoire des hommes](#), élaborée par le ministère de la Défense, vient compléter les informations relevées sur le monument.

Le site permet d'accéder à toutes les fiches militaires établies pour tous les soldats morts pour la France durant la Grande Guerre.

Dans chaque fiche, des renseignements peuvent être exploités : le grade, l'arme, la date et le lieu de décès, la cause du décès, la date et le lieu de naissance.

À partir d'un monument, on peut donc réaliser un travail statistique (moyenne d'âge au décès, pourcentage des causes de décès, provenance), dresser une cartographie des lieux de décès, faire quelques recherches auprès d'éventuels descendants dans la commune.

Les causes de décès, telles qu'elles apparaissent sur les fiches, sont assez peu précises (« *Tué à l'ennemi* », ou par un laconique « *tué* ». On peut y ajouter « *Mort sur le terrain* » ou encore « *Disparu au cours d'un combat* » ou tout simplement « *Disparu* »). Cependant, ce sont majoritairement des morts sur le champ de bataille (86 % des décès selon Stéphane Audoin-Rouzeau). La deuxième cause de décès est la mort par maladie « *suite de maladie contractée en service* » : pneumonies, tuberculose, maladies vénériennes, typhus, grippe espagnole.

Certaines fiches sont non communicables : « *La personne recherchée a bien obtenu la mention « Mort pour la France ».* Toutefois, conformément aux dispositions de la loi du 3 janvier 1979 sur les archives, la fiche le concernant comportant des informations à caractère médical ne peut être communiquée sur Internet. Pour obtenir de plus amples renseignements, vous pouvez adresser une demande écrite à l'adresse suivante : « *Ministère de la Défense, Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives, Sous-direction des archives et des bibliothèques, 14 rue Saint-Dominique, 00450 Armées* ».

On trouve aussi des fiches concernant des civils, principalement morts dans des bombardements (« *tués par obus* » ou « *blessés par éclats d'obus* » ou « *intoxication par gaz* »), mais aussi portant la mention « *fusillé* ». Plus rares sont les civils morts en combattant les allemands avec la mention tué à l'ennemi.

Ce travail à partir de la base pourra être complété avec les archives communales et départementales, voire familiales.

C'est l'approche de la guerre par les hommes. L'autre intérêt étant l'approche locale.

Voir sur ce sujet : [☛ Comment interpréter une fiche du site Mémoire des hommes ?](#)

Représentations artistiques de la Grande Guerre

De nombreux artistes ont été mobilisés pendant la guerre. La plupart ont éprouvé le besoin de témoigner de ce qu'ils ont vécu pendant, mais surtout après. La guerre a aussi été un sujet d'inspiration d'artistes qui ne l'ont pas connue. Tous les supports artistiques ont été utilisés pour représenter la guerre, principalement la peinture, la littérature et le cinéma. Ainsi les représentations artistiques de la guerre nous offrent-elles une vision de la guerre, une vision qui évolue, entre une génération d'artistes de la guerre et de l'après-guerre marquée par le pacifisme (Abel Gance, Otto Dix, E.M. Remarque) et la génération actuelle, qui met en évidence la violence du conflit (Tardi, J.-P. Jeunet).

Galerie

La référence dans ce domaine est l'exposition virtuelle [☛ La couleur des larmes](#) réalisée pour la commémoration du 80e anniversaire de l'armistice par plusieurs musées et institutions dont le mémorial de Caen et l'historial de Péronne. L'exposition propose 110 peintures et le regard de 54 artistes sur la guerre. Une présentation de chaque œuvre la resitue dans son contexte.

Littérature

Nous resterons sur les œuvres les plus connues :

- **Barbusse Henri, *Le Feu*, 1916, rééd. Le livre de poche, 1988.**

La vie d'une escouade de fantassins. Toute l'horreur de la guerre qui valut le prix Goncourt à son auteur en 1916.

- **Dorgelès Roland, *Les Croix de bois*, 1918, rééd. Albin Michel, 1996.**

La vie des Poilus décrite au quotidien dans toute sa véracité, sans artifice littéraire.

- **Jünger Ernst, *Orages d'acier*, 1920, rééd. Christian Bourgois, 1995.**

La vision de la Grande Guerre par un nationaliste allemand.

- **Remarque Erich Maria, *À l'Ouest rien de nouveau*, 1929, rééd. Le livre de poche, LGF, 1990.**

Un soldat allemand témoigne des atrocités qu'il a constatées. Écrit en 1928, ce roman est un réquisitoire humaniste et pacifique contre cette guerre qui déshumanise l'homme.

- **Vercel Roger, *Capitaine Conan*, 1934, rééd. Le Livre de poche, 1997.**

En 1918 dans les Balkans, la guerre s'achève. Le capitaine Conan encadre de valeureux guerriers qui vont peu à peu sombrer dans l'indiscipline. L'univers de soldats familiers du danger et de l'action violente, désorientés par la paix. Ce roman inspiré des souvenirs de guerre de l'auteur a reçu le prix Goncourt en 1934.

Pour travailler sur la littérature de la Grande Guerre :

- *Représentations littéraires de la guerre*, dossier de la Nouvelle Revue Pédagogique, Collège, décembre 2004.
- *Première Guerre mondiale et littérature*, 2 numéros spéciaux de L'École des lettres, second cycle, 1997.

Bande dessinée

***Bécassine pendant la Grande Guerre*, texte de Caumery, illustrations de J.-P. Pinchon, éd. Gautier-Languerau, 1915-1947.**

Apparue à la fin du XIXe siècle, la bande dessinée est présente pendant la Première Guerre mondiale comme moyen d'expression populaire. Le personnage de Bécassine, paysanne bretonne domestique d'une grande famille, créé en 1905 par Joseph Pinchon, fait l'objet de plusieurs albums sur la guerre. Conformément au style de cette époque, les textes sont placés sous les dessins dont la fonction est d'illustrer le récit. La bande dessinée reflète ici l'état d'esprit de l'époque. Elle est un bon indicateur de la « culture de guerre » qui imprègne la société de l'époque.

***C'était la guerre des tranchées* de Tardi, éd. Casterman, 1993.**

En 1993, Tardi raconte en bande dessinée l'histoire du soldat Pierre Bouvreuil. Tardi, né en 1946, n'a pas vécu la guerre mais son grand-père l'a faite et a découvert les conditions de vie des soldats dans les tranchées en écoutant les récits de sa grand-mère. Tardi a réalisé plusieurs albums sur la période de la Grande Guerre : *Le Trou d'obus*, *Varlot soldat* et l'illustration du *Voyage au bout de la nuit* de Céline. N'ayant pas vécu la guerre, son regard n'est pas celui d'un contemporain qui reflète la mentalité d'une époque, mais celle d'un artiste qui travaille à partir d'une documentation historique et cherche à reconstituer l'atmosphère. Il met l'accent sur les conditions de vie des soldats au front, sur la violence, dénonce l'absurdité de la guerre. Dans un style spécifique qui fait le choix du noir et blanc, tonalité sinistre et morbide pour mieux dire l'horreur de la guerre (« un gigantesque et anonyme cri d'agonie », Tardi), choix esthétique qui fait référence au cinéma (*Croix de bois* de Raymond Bernard ou *Les Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick).

On pourra travailler dans une perspective comparative. À partir d'un document contemporain des événements et d'un document postérieur de type reconstitution d'une époque, identifier deux styles, deux visions de la guerre, deux messages.

Filmographie

Sélection dans une abondante filmographie :

***Les Cœurs du monde (Hearts of the World)* de David W. Griffith, américain, 1918**

Film de propagande commandé par le British War Office Cinematographic Committee. En 1914, Douglas et Marie vivent heureux en dehors du conflit. Mais Douglas, écrivain qui a reçu le prix Goncourt, doit partir au front.

***Charlot Soldat (Shoulder Arms)* de Charles Chaplin, américain, 1918**

Dans *Charlot soldat*, réalisé par Chaplin en 1918 pour contribuer à l'effort de guerre, le vagabond devenu soldat est confronté à des situations, traitées le plus souvent sur un mode comique, mais néanmoins marquées par un certain réalisme (les bombardements quotidiens, la nourriture, la pluie, la boue) parfois sous le mode de la caricature.

Si l'un des intérêts du document est à relier à l'engagement américain dans la guerre, quelques scènes de Charlot dans les tranchées peuvent faire percevoir les difficultés auxquelles sont confrontés les soldats, en particulier l'éloignement du pays.

La caricature de l'ennemi : chef minuscule et soldats géants, amples moustaches, permet de réfléchir aussi sur les ressorts de la propagande.

L'autre intérêt est le support, en particulier dans le cadre de la mise en œuvre du nouveau programme d'Histoire des arts en cycle 3 qui introduit l'étude d'œuvres cinématographiques dans les œuvres d'art du XXe siècle (y compris le cinéma muet), particulièrement des œuvres en relation avec une période historique. L'œuvre a à la fois un caractère documentaire et artistique.

J'accuse d'Abel Gance, français, 1919

Film de fiction muet sur un scénario de Blaise Cendrars, une œuvre pacifiste où une armée de fantômes, gueules cassées et poilus à béquilles ressuscités, vient réclamer que leur sacrifice n'ait pas été vain. Mise en scène d'une revanche des morts contre les responsables militaires et capitalistes et les femmes infidèles. Certains figurants du film sont des anciens combattants. Version sonorisée en 1938.

***La grande parade (The big parade)* de King Vidor, américain, 1925**

Film qui met en scène un jeune américain ordinaire se retrouvant pris dans un engrenage qui le dépasse et sur lequel il n'a pas de prise. Des scènes marquantes, comme la colonne de camions militaires sur une ligne droite à perte de vue, les scènes de batailles au réalisme saisissant. Le film montre à la fois l'héroïsme des soldats et les horreurs de la guerre.

***Au service de la gloire (What price glory?)* de Raoul Walsh, américain, 1926**

Comédie pacifiste (la première depuis *Charlot soldat*), tirée d'une pièce de théâtre.

Un capitaine et un sergent de l'armée américaine se retrouvent en 1917 dans les tranchées du Nord de la France. Ils tombent tous deux amoureux de la fille de l'aubergiste.

***Les Ailes (Wings)* de William Wellman, américain, 1927**

Film muet avec Gary Cooper sur les combats aériens.

***Quatre de l'infanterie (Westfront 1918)* de Georg Wilhelm Pabst, allemand, 1930**

Sur la camaraderie militaire en fin de la guerre. Le film dénonce l'absurdité du conflit, le message pacifiste est évident. Par ses accents réalistes dans la description de la vie au front, le film se rapproche des documentaires, d'autant que les acteurs sont d'anciens combattants.

***La Patrouille de l'aube (The Dawn Patrol)* de Howard Hawks, américain, 1938**

Une escadrille britannique dans le Nord de la France en 1915. Vison chevaleresque de la guerre.

***Aurore (Morgenrot)* de Gustav Uciky, allemand, 1932**

Hommage aux sous-marins allemands.

***À l'Ouest rien de nouveau (All quiet on the western front)* de Lewis Milestone, américain, 1930**

Adaptation du livre de l'écrivain allemand Erich-Maria Remarque. Certaines scènes du film ont été ajoutées. Le film, comme le livre paru en 1929, connaît un énorme succès. Le livre et le film ont été censurés dans l'Allemagne nazie (le livre est brûlé lors de l'autodafé du 10 mai 1933 à Berlin).

Une exploitation pédagogique d'extraits du film sur [Cinehig](#).

***Buster s'en va-t-en guerre (Doughboys)* de Buster Keaton, américain, 1930**

Une parodie qui dénonce l'horreur de la guerre.

***Les Croix de bois* de Raymond Bernard, français, 1931**

Adaptation du roman de Roland Dorgelès. On y retrouve la dénonciation de l'absurdité de la guerre, une évocation de la violence et de la terreur des combats. La vie quotidienne des soldats dans les tranchées est mise en valeur.

***Les Chemins de la gloire (The Road to Glory)* de Howard Hawks, américain, 1936**

Inspiré des *Croix de bois* de Roland Dorgelès, dont il est la deuxième adaptation.

***La Grande Illusion* de Jean Renoir, français, 1937**

Film pacifiste. Le film est partiellement censuré en France et interdit en Italie et en Allemagne, et plus tard en Belgique.

***Sergeant York* de Howard Hawks, américain, 1941**

Le difficile retour à la vie civile d'un héros américain de la Première Guerre mondiale.

***Les Sentiers de la gloire (Paths of glory)* de Stanley Kubrick, américain, 1957**

Le film a été réalisé par Kubrick à partir du roman de Humphrey Cobb, ancien combattant de l'armée canadienne qui s'est inspiré des cas de réhabilitation de fusillés français. Le film s'inspire donc de faits réels, l'histoire du sous-lieutenant Chapelant fusillé en 1914 et des caporaux de Souain fusillés en 1915, dans une intrigue introduisant une part de fiction. Lors d'un assaut qui échoue en 1916, trois soldats du 701^e régiment d'infanterie sont arbitrairement choisis parmi les réfractaires pour « faire un exemple ». Le film sort au moment où la France est en guerre en Algérie et il est considéré comme une attaque contre l'armée et il n'est pas diffusé dans le pays. Il est aussi interdit en Suisse et sa projection suspendue à Bruxelles. Il faut attendre 1975 pour que le film soit projeté en France.

Une exploitation du film en classe de Première sur le [site de l'académie de Strasbourg](#).

Les Hommes contre (Uomini contro), de Francesco Rosi, italien, 1970

Sur le front italo-autrichien dans les Alpes, d'après un roman d'Emilio Lussu *Un anno sull'Altipiano*. Le film dénonce les morts inutiles pour la prise de la colline de Montefiore, les mutineries, et les exécutions qui s'ensuivent.

Johnny s'en va-t-en guerre (Johnny got his gun), de Dalton Trumbo, américain, 1971

Un soldat se réveille sans bras, sans jambes, sans visage.

La Vie et rien d'autre, de Bertrand Tavernier, français, 1989

Le portrait d'un officier chargé de recenser les disparus après la guerre. Film plusieurs fois primé.

Capitaine Conan de Bertrand Tavernier, français, 1996

Adaptation du roman de Roger Vercelet, prix Goncourt 1934. Le film comme le roman montrent que la guerre et la violence détruisent l'individu et ses qualités humaines, et posent de graves problèmes de réadaptation à la vie civile.

La Chambre des officiers, de François Dupeyron, français, 2000

Parti en reconnaissance à cheval au début du mois d'août 1914, Adrien, un jeune lieutenant, a le visage arraché par un obus.

Il passe la guerre à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, dans la chambre des officiers, une pièce réservée aux gradés défigurés par leurs blessures. Le film ne montre pas la guerre mais la rééducation de ces jeunes gens blessés.

Une exploitation d'un extrait en Première S sur [Cinehig](#).

Un Long Dimanche de fiançailles de Jean-Pierre Jeunet, français, 2004

Des reconstitutions saisissantes des combats.

Une exploitation pédagogique du film en première sur le thème de la vie dans les tranchées sur [Cinehig](#).

Les Fragments d'Antonin de Gabriel Le Bomin, français, 2005

Un film sur le traitement des chocs traumatiques de guerre. Le film suit le destin d'un jeune soldat, avant et après un événement traumatique qui le laissera psychologiquement brisé.

Flyboys de T. Bill, américain, 2006

Le destin de l'Escadrille LAFAYETTE, constituée de jeunes soldats américains qui se sont portés volontaires pour intégrer l'armée française durant la Première Guerre mondiale, avant l'entrée en guerre des États-Unis.

1918 : le dénouement

Si la guerre qui débute en 1914 est la conséquence directe de l'assassinat de François-Ferdinand, héritier de la couronne d'Autriche-Hongrie le 18 juin 1914, elle est aussi le résultat de tensions anciennes qui ont conduit les puissances européennes à la préparer, notamment en se regroupant dans des alliances (France, Royaume-Uni et Russie contre Allemagne et Autriche-Hongrie).

La guerre commence dans la perspective d'une guerre courte. Cependant, le bilan humain effrayant des premiers mois amène à envisager d'autres formes de guerre, symbolisées par les tranchées. De nouveaux pays entrent en guerre et de nouveaux fronts s'ouvrent. L'année 1917 est une année difficile, marquée par la révolution russe, mais aussi par l'entrée en guerre des États-Unis. Au printemps 1918, l'armée allemande, dans un ultime espoir de gagner la guerre avant l'arrivée des Américains, perce le front à l'Ouest. Paris est bombardée.

Les Alliés, déterminés à tenir, préparent et exécutent pendant l'été 1918, sous la direction de Foch, une vaste contre-offensive appuyée sur les armes nouvelles, avions et surtout chars, ainsi que sur les renforts venus de l'autre côté de l'Atlantique.

Repoussé en 1915 par des offensives victorieuses des empires centraux, le front oriental disparaît en 1917 après l'effondrement de la Russie. C'est le front occidental, principalement la France du Nord-Est, qui a été le théâtre principal de la guerre ; c'est là que se sont déroulées les principales et décisives batailles de la guerre : la Marne, la Somme, Verdun. Le front ouest est stabilisé à l'automne 1914. C'est la reprise de la guerre de mouvement sur ce front qui conduit à la défaite de l'Allemagne.

Principalement européenne, la guerre touche aussi l'Afrique, l'Asie et le Pacifique où les alliés s'emparent des possessions allemandes et ottomanes. Si la guerre est principalement terrestre, l'apparition de nouvelles armes étend les combats au ciel et à la mer. Dès 1915 l'Allemagne conduit une guerre sous-marine contre la marine britannique qui fait le blocus de ses côtes. Quelques années seulement après le premier vol, avions de chasses et bombardiers font leur apparition sur le champ de bataille.

La victoire de l'innovation



Char en action sur le front de la Somme (*magazine Le Miroir, 10 septembre 1916*)



Char au repos à l'arrière (*magazine Le Miroir, 10 septembre 1916*)

Les premiers chars sont de grandes dimensions, comme le « tank » britannique Mark I sur la photographie, que l'on peut considérer comme le premier char d'assaut opérationnel, avec ses huit hommes d'équipage. Ensuite on s'oriente vers des chars plus petits comme le Renault (2 hommes d'équipage). Les chars permettent, en perçant le front ennemi, de revenir à la guerre de mouvement. Ils sortent des usines à la chaîne en 1918 et jouent un rôle décisif dans la victoire des Alliés.

Les chars d'assaut marquent une innovation majeure en matière d'armement qui donne à la Première Guerre mondiale son caractère de guerre moderne. Les autres innovations majeures sont les gaz de combat ? les sous-marins développés en particulier par l'Allemagne qui souhaite briser le blocus qui l'empêche de s'approvisionner et l'aviation. L'aéronautique joue un rôle accru dans la guerre avec l'apparition de nouvelles spécialités de combat aérien : chasse, bombardement. Dans le domaine aérien là encore, on peut noter la supériorité alliée : en 1918, les Alliés disposent de 6 200 avions et les Allemands 2 400.

La supériorité technique des Alliés est donc un facteur essentiel de leur victoire en 1918

L'appui décisif des américains



Affiche de Saunier, 1917

© *Tout Droits Réservés*

Archives départementales de la Seine-Maritime, reproduite sur [le site du service éducatif de ces archives](#)

En avril 1917, les États-Unis entrent officiellement en guerre aux côtés de l'Entente. Ils sont cependant déjà impliqués dans le conflit par les fournitures et les prêts concédés à ses membres. Le président Wilson était opposé à l'entrée de son pays dans le conflit mais, après le torpillage par un sous-marin allemand du Lusitania, paquebot britannique transportant des Américains, l'opinion publique américaine devient dans son ensemble favorable à un engagement complet dans la guerre.

À l'appel aux volontaires succède la conscription. 1 800 000 soldats américains vont débarquer en France à partir de 1917, dont Patton, Marshall et Truman. Les soldats américains sont surnommés « Sammies », en référence à l'Oncle Sam, symbole de l'Amérique paternelle, ou encore « Doughboys » en référence aux boutons des vareuses que portaient les soldats pendant la guerre de Sécession, assimilables à des beignets (« Doughnut »). C'est à une date très symbolique que, le 4 juillet 1917, le lieutenant-colonel Stanton lance, lors d'une cérémonie organisée au cimetière de Picpus devant la tombe du héros des deux Mondes : « La Fayette, we're here! ». Le corps expéditionnaire américain s'illustre lors de la seconde bataille de la Marne, notamment à Bois-Belleau (6 juin 1918) et lance le 12 septembre 1918 sa première grande offensive aux côtés des Français pour reprendre le saillant de Saint-Mihiel, puis en Argonne le 26 septembre. Ce sont en effet 500 000 Américains, 100 000 Français, 2 780 pièces d'artillerie, 380 chars et 840 avions qui sont engagés dans l'offensive Meuse-Argonne.

L'appoint des effectifs américains est décisif à l'été 1918.

L'affiche insiste aussi sur l'apport américain en matériel et en vivres et sur l'effort financier : « 6 milliards de francs » d'aide directe à la France et indirecte grâce à l'accroissement du budget voté par le Congrès. On peut aussi noter que les États-Unis encouragent les autres pays du continent américain à s'engager. 13 pays d'Amérique latine rompent leurs relations avec l'Allemagne et entrent dans le conflit.

La détermination des gouvernants



Clemenceau dans les tranchées fin 1917

© collection du Musée Clemenceau (Photo : Musée Clemenceau)

Surnommé après la guerre « le Père La Victoire », nommé en novembre 1917 président du Conseil et ministre de la Guerre, il déclare à l'Assemblée nationale en mars 1918 :

Toute ma politique ne vise qu'un seul but : le maintien du moral français à travers une crise comme notre pays n'en a jamais connu (...)

Vous voulez la paix ? Moi aussi. Il serait criminel d'avoir une autre pensée. Mais ce n'est pas en bêlant la paix qu'on fait taire le militarisme prussien.

Ma politique étrangère et ma politique intérieure, c'est tout un. Politique intérieure ? Je fais la guerre. Politique étrangère ? Je fais la guerre. Je fais toujours la guerre.

Je cherche à me maintenir en confiance avec nos alliés. La Russie nous trahit ? Je continue à faire la guerre. La malheureuse Roumanie est obligée de capituler ? Je continue à faire la guerre, et je continuerai jusqu'au dernier quart d'heure, car c'est nous qui aurons le dernier quart d'heure !

Comptez-vous donc sur une contagion de vos idées pour arrêter la guerre ? L'exemple d'hier devrait vous détromper.

(...) Je vous ai dit que la justice ferait son œuvre. Le gouvernement fera son devoir. Il poursuivra la guerre jusqu'à la paix victorieuse.

Le point de vue du chef d'État-major allemand

Le 8 août est le jour de deuil de l'armée allemande dans l'histoire de cette guerre. Je ne vécus pas d'heures plus pénibles... Au matin, par un brouillard épais rendu encore plus opaque par l'émission de brouillard artificiel, les Anglais, principalement des divisions australiennes et canadiennes, et les Français attaquèrent avec de fortes escadres de chars d'assaut... Les divisions qui tenaient ce point se laissèrent complètement enfoncer. Des chars ennemis surprirent, dans leurs quartiers généraux, des états-majors de divisions... Six ou sept divisions allemandes qu'on pouvait considérer comme particulièrement en état de se battre furent complètement mises en pièces... La situation était extrêmement grave... Nos réserves diminuaient. Par contre, l'ennemi n'avait subi qu'une dépense de forces très minime. Le rapport des forces avait considérablement changé à notre désavantage...

Le 8 août les deux commandements suprêmes virent clair... La grande offensive de l'Entente, la lutte finale de la Guerre mondiale commençait. (...)

Le 9 novembre, à midi, le chancelier d'Empire, le prince Max de Bade proclama de sa propre autorité l'abdication de l'Empereur... Immédiatement après il disparut... L'Allemagne, privée de toute main ferme et de toute volonté, ayant perdu ses princes s'écroula comme un château de cartes... Nous n'avions plus de patrie dont nous puissions être fiers. Toute autorité cessa. Le chaos, le bolchevisme et le terrorisme, toutes choses étrangères à l'Allemagne de nom et de fait firent leur entrée dans la patrie allemande... Les nouveaux détenteurs du pouvoir et leurs partisans renoncèrent à toute résistance et signèrent, sans aucun droit, notre capitulation sans conditions devant un ennemi impitoyable.

Général Erich Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, Payot, 1920

La personnalité de Clemenceau illustre assez bien la détermination des Alliés en 1918. Georges Clemenceau a commencé sa carrière sous la Commune en 1871 ; il a été député, sénateur, puis président du Conseil entre 1906 et 1909. Républicain radical, il est réputé pour sa fermeté de caractère, son patriotisme, son esprit combatif et son talent oratoire.

Appelé en novembre 1917 à la tête du gouvernement, il propose à la nation, dans son discours à la chambre des députés, un objectif qui ne peut être que la victoire. Le ton du discours est patriotique. Il restaure la confiance et met tout en œuvre pour soutenir le choc de la guerre. Ses nombreuses visites au front expliquent sa grande popularité auprès de Poilus.

Alors qu'en France le cadre démocratique et parlementaire a été préservé, en Allemagne l'État-major s'est emparé du pouvoir. Vainqueur des Russes à Tannenberg en août 1914, Ludendorff devient *Generalquartiermeister* du *Generalfeldmarschall* Hindenburg, tous deux devenant peu à peu les véritables décideurs. Après l'échec de leur offensive du printemps 1918, ils ont conscience que la guerre ne peut être gagnée et de la nécessité de demander un armistice afin d'éviter révoltes et mutineries dans l'armée. Les événements révolutionnaires qui se produisent en Allemagne en novembre précipitent les choses.

La signature de l'armistice



La Une du quotidien Le Journal du 12 novembre 1918

© collection Kharbine Tapabor

Avant 1918, des propositions de paix blanche ont été faites : en 1916 par l'empereur François-Joseph, en juillet 1917 par des députés allemands, en août 1917 par le pape. Ces tentatives ont échoué. En septembre 1918, la situation dans laquelle se trouvent les Allemands les conduit à rechercher une paix de compromis. Une demande d'armistice est adressée par le gouvernement allemand au président américain Wilson le 4 octobre. Après plus d'un mois de négociations, le gouvernement allemand, confronté à des mouvements révolutionnaires dans l'armée et dans certaines régions, est contraint d'accepter un armistice qui le met dans l'impossibilité de continuer la guerre. L'armistice est signé le 11 novembre dans la clairière de Rethondes dans la forêt de Compiègne à 5h15 du matin dans un wagon aménagé en bureau pour Foch. Quelques heures plus tard, à 11h00, le « cessez-le-feu » sonne sur tout le front mettant un terme à plus de quatre années de guerre. Dans toute la France, les cloches sonnent à la volée. Dans le camp allemand, c'est aussi le soulagement. L'armistice permet d'arrêter les combats en attendant la signature du traité de paix mettant définitivement fin à la Première Guerre mondiale le 28 juin 1919 (l'armistice est signé le 11 novembre pour une durée de 36 jours, il sera ensuite plusieurs fois reconduit). On remarquera que le journal ne titre pas sur « l'armistice », mais sur la capitulation allemande et la restitution de l'Alsace-Lorraine (la clause 2 de la convention d'armistice prévoit l'évacuation de ce territoire par l'armée allemande sous les quinze jours) à la France, but de guerre ayant mobilisé les énergies.

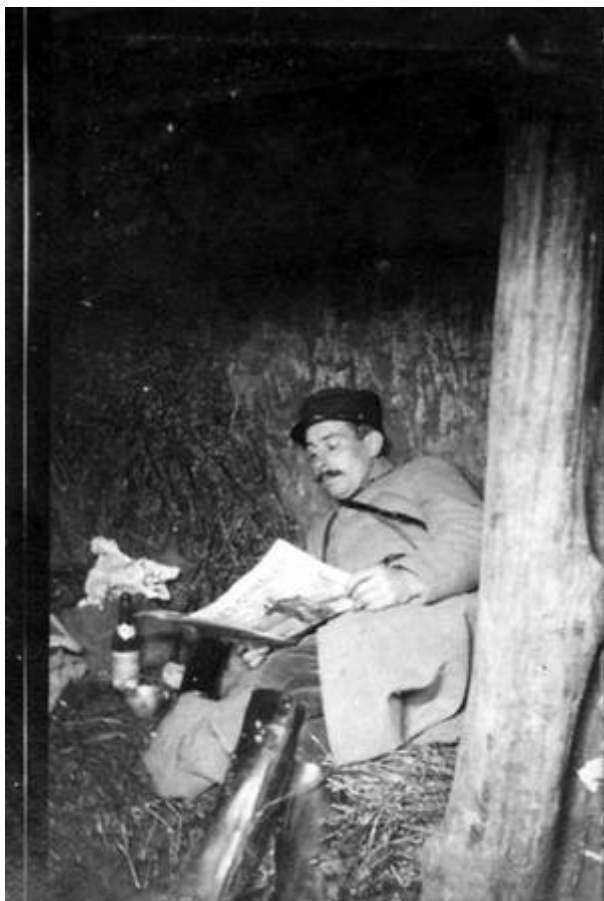
La guerre des tranchées

Si l'année 1918 est associée à une guerre de mouvement plus qu'à une guerre de position, la Grande Guerre reste cependant d'abord la guerre des tranchées. Sur plusieurs fronts, en particulier sur le front qui traverse le Nord-Ouest de la France, les soldats s'enterrent pendant quatre ans. Ils y vivent donc la plus grande partie de la guerre, confrontés à une violence exceptionnelle dans l'Histoire. Dans cette longue guerre de position, les États-majors mènent une guerre d'usure coûteuse en vies humaines. La tactique du « grignotage » conduite par Joffre en Artois et en Champagne en 1915 et la terrible bataille de Verdun en février-décembre 1916 qui voit disparaître 500 000 soldats français et allemands sont significatifs de cette stratégie meurtrière. En conséquence, la mobilisation est massive : en quatre ans, près de 70 millions d'hommes sont mobilisés. La guerre est aussi une guerre de matériel, marquée par l'utilisation d'armes destructrices comme l'artillerie et les gaz. La guerre des tranchées est donc un véritable enfer pour les combattants. Blessés et mutilés se multiplient, la mort se banalise. Dans ces conditions, c'est autant l'ampleur des pertes humaines que les conditions dans lesquelles elles sont causées qui engendrent chez les survivants et leurs familles un traumatisme profond et durable.

Les tranchées



Tranchée britannique de première ligne sur la Somme, septembre 1916
(Photo : Imperial War Museum, London)



Soldat français au repos dans un abri

© Archives départementales de la Charente

Les tranchées sont apparues dans les guerres avant la Première Guerre mondiale, notamment lors de la guerre russo-japonaise. Les tranchées restent cependant le symbole de la Grande Guerre. C'est la guerre de position menée en 1915, 1916, 1917 qui privilégie la défense sur l'attaque. La tranchée offre une protection au combattant. Au fil de la guerre, les systèmes sont de plus en plus perfectionnés. Pendant une bonne partie de l'année 1918, on se bat encore dans les tranchées.

Sur le front ouest, les tranchées s'étendent sur 700 km de la mer du Nord à la Suisse. Les tranchées de première ligne sont destinées à l'observation et à l'attaque. La tranchée adverse se situe parfois à une dizaine de mètres. Entre les deux, après les fils barbelés, un *no man's land*. Les tranchées de première ligne sont reliées entre elles, ainsi qu'aux lignes de seconde position quelques kilomètres en arrière, par des boyaux.

La photographie est représentative de la guerre de position et des ravages causés par les bombardements. L'absence de végétation (à l'exception de restes d'arbres déchiquetés), les ruines à peine visibles des habitations, les nombreux trous d'obus, attestent de la violence des combats et de la fréquence des bombardements.

La photographie du soldat au repos donne aussi une image rassurante des soldats à la guerre à travers des clichés de la vie quotidienne. La propagande officielle fait de la tranchée un lieu confortable et convivial. La réalité est toute autre comme le montrent les témoignages. Cependant, les hommes se sont adaptés tant bien que mal à leurs abris sommaires. On y dort, on y mange, on s'y distrait. La guerre a ainsi vu naître un artisanat (voire un art) des tranchées à travers la fabrication d'objets plus ou moins utilitaires avec des matériaux de récupération comme la fabrication à partir de cartouches de portes-plumes où la douille vidée sert de manche, de cachets, de coupe-papiers, formés d'une lame de cuivre insérée dans la douille, de briquets...

Les souffrances dans les tranchées : témoignages

a. Le cafard vient de deux façons, directement, si je puis dire, ou par contraste. Directement : – Influence de ce qui m'environne (...) – Influence du milieu physique et perturbation de la vie de l'organisme : alimentation froide, insuffisance, absence de légumes, sucre, etc., boissons énervante (café) et très souvent insuffisance d'eau (on a la fièvre plus ou moins en sortant des tranchées). – courte absence de mouvement et sommeil sans règle (on dort le jour, on veille la nuit, on dort équipé, dans toutes les positions, sauf les bonnes). – Absence de feu.

Etienne Tanty, 2 décembre 1914, dans J.-P. Guéno, Y. Laplume : *Paroles de poilus*, Librio, 1998

b. Des morts plein les routes jusqu'à 7 kilomètres à l'arrière. Les convois passent dessus, les écrasent et les embourbent et les schnarpells gros comme des noix pleuvent sans arrêt. Notre tranchée n'est qu'un modeste fossé creusé à la hâte. Nous y restons tapis en attendant que les boches attaquent. Le 27 au soir nous contre-attaquons à la nuit tombante. Nous avançons sous un feu d'enfer, toutes les figures me semblent avoir des expressions extraordinaires. Personne ne semble avoir peur, car chacun sait ce qui l'attend. On n'entend que le crépitement de la fusillade, les éclatements des obus, et les cris étouffés de ceux qui sont frappés.

Armand Dupuis, 27 février 1916, *Lettre extraite du cahier de M. Dupuis, instituteur à Cellefrouin* (Archives départementales de la Charente)

c. Sans regarder, on y sauta (dans la tranchée). En touchant du pied ce fond mou, un dégoût surhumain me rejeta en arrière, épouvanté. C'était un entassement infâme, une exhumation monstrueuse de Bavarois cireux sur d'autres déjà noirs, dont les bouches tordues exhalaient une haleine pourrie, tout un amas de chairs déchiquetées, avec des cadavres qu'on eût dit dévissés, les pieds et les genoux complètement retournés, et, pour les veiller tous, un seul mort resté debout, adossé à la paroi, étayé par un monstre sans tête.

(...) On hésitait encore à fouler ce dallage qui s'enfonçait, puis, poussés par les autres, on avança sans regarder, pataugeant dans la Mort...

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1925.

Plus que les images, lettres, journaux de guerre et récits d'écrivains combattants permettent de comprendre le vécu quotidien des soldats dans les tranchées.

En 1998, à la suite d'un appel lancé par Radio-France pour recueillir les lettres et carnets du front dormant dans les archives familiales des auditeurs, des témoignages inédits sont publiés par Librio sous le titre *Paroles de poilus*.

Le 18 septembre 1914, une circulaire ministérielle demande à tous les instituteurs et institutrices de France de relater tous les faits et renseignements locaux relatifs à la guerre. L'histoire des villages de France durant la période nous est connue grâce à des cahiers consignants des informations sur la mobilisation des populations de l'arrière. Le cahier de Cellefrouin a été rédigé par M. Dupuis, instituteur, qui y a retranscrit des lettres envoyées par son fils Armand, instituteur lui-aussi, mobilisé dès le début du conflit et combattant à la bataille de Verdun.

Roland Dorgelès est engagé dans l'infanterie dès septembre 1914. En 1919, il écrit un roman, *Les Croix de bois*, pour témoigner de l'horreur du conflit. L'œuvre remporte un grand succès.

Dans les tranchées, le soldat côtoie en permanence la mort. Les soldats de première ligne sont les plus exposés, surtout quand ils partent à l'assaut de la tranchée adverse. Dans l'enfer des combats, l'homme finit par perdre son humanité.

La vulnérabilité physique et psychique des combattants est aggravée par les conditions de vie très éprouvantes. La fatigue, le manque de sommeil, la faim et la soif, l'humidité, le froid, Les maladies, les rats et les poux, liés aux conditions d'hygiène catastrophiques, le manque des proches, contribuent à entamer le moral des combattants.

Si le sentiment patriotique reste fondamental pour tenir, 1917 est l'année des doutes et des remises en cause. Les souffrances des tranchées, les offensives meurtrières et inutiles comme celles du Chemin des

Dames (avril 1917), les idées pacifistes et révolutionnaires venues de Russie, entraînent actes de désobéissances et mutineries. La répression (49 soldats sur 554 condamnés à mort sont fusillés), mais aussi des améliorations des conditions de vie au front, permettront de calmer ce mouvement en France. En Russie, les refus d'obéissances, les désertions et fraternisations avec l'ennemi sont un élément essentiel de la révolution de 1917. En Allemagne, les troupes se ressentent aussi des mauvaises conditions d'approvisionnement militaire et alimentaire. Au début de 1918, Ludendorff est avisé qu'il n'est plus possible de demander aux soldats « beaucoup d'énergie nerveuse et un moral élevé ». L'offensive du printemps 1918 apparaît bien comme un combat désespéré pour atteindre la paix.

L'artillerie, reine des batailles



© ADAGP

Peintre italien signataire du manifeste futuriste, Gino Severini (1883-1966) vit à Paris pendant le conflit. En 1915, il réalise une série de tableaux directement liés à la guerre. Il réalise ici une composition intégrant des objets de guerre (les canons), des mots et des onomatopées, à la manière des collages cubistes. C'est une peinture poème qui retranscrit les sensations que produisent les effets du canon. Pour représenter les armes et les artilleurs, Severini emprunte au cubisme l'absence de perspective, la décomposition des formes et la réduction des couleurs à un camaïeu de beige, de marron, de bleu et de gris. L'œuvre concilie cubisme et futurisme. Elle est futuriste par le dynamisme de la composition, par son exaltation du modernisme et l'apologie de la machine qui, comme machine de guerre, devient aussi apologie de la guerre. Severini, comme les autres peintres futuristes, dont certains s'engagent dans le conflit, est interventionniste (favorable à l'entrée de l'Italie dans la guerre).

L'artillerie est l'arme par excellence de la Première Guerre mondiale. L'artillerie lourde est particulièrement développée. Le général Joffre décide dès novembre 1914 de l'intégrer dans chaque corps d'armée. Fin mai 1916, un vaste programme de fabrication de canons lourds est lancé. La « Grosse Bertha », canon de 420 mm qui terrorise la population parisienne en 1918, est une prouesse technique et industrielle. Le barrage d'artillerie devient une tactique courante de la bataille précédant l'assaut et protégeant l'infanterie lors de l'attaque. Constamment, des bombardements intenses ont pour objectif la destruction des défenses de l'ennemi. L'utilisation de l'artillerie est donc massive. Lors de la bataille de la Somme en 1916, l'armée britannique tire 19 millions d'obus. À Verdun, on tire 30 millions d'obus. De fait, les soldats sont exposés à des bombardements incessants qui épuisent et traumatisent. Le *shell shock* dû au souffle de l'explosion est une cause fréquente de souffrance psychique. Le déluge de feu provoqué par l'artillerie inspire à Ernst Jünger *Orages d'acier*, qui décrit la souffrance et l'horreur des combats. Cette guerre est aussi totale par son caractère industriel.

La guerre est une guerre technique, mettant en œuvre des moyens mécaniques. Le caractère industriel d'une guerre fille de la révolution industrielle est bien sensible. C'est la formidable puissance de feu acquise par les Franco-britanniques en 1918 qui cloue au sol l'infanterie allemande et qui permet aux Alliés de stopper l'offensive adverse et de préparer dans les meilleures conditions la contre-offensive qui mène à la victoire.

La guerre chimique



John Singer Sargent : Gassed (1918), huile sur toile, 231 x 611,1 cm, Imperial War Museum, Londres
© Imperial War Museum, image reprise sur [La galerie](#)

En 1918, Sargent est chargé de réaliser une grande peinture pour un projet de *Hall of remembrance* montrant « la fusion des forces britanniques et américaines ». À la recherche d'un sujet digne, Sargent voyage en France en juillet 1918 et rejoint la *Guard Division* près d'Arras. Parmi les scènes qui l'impressionnent le plus, celle d'un champ de bataille rempli d'hommes victimes des gaz et aveugles. Le tableau montre les conséquences d'une attaque au gaz moutarde. On peut y voir la souffrance des hommes, que la grande taille du tableau rend d'autant plus saisissante.

Le souci esthétique de l'artiste reste présent : les soldats sont grands, blonds et athlétiques, se déplaçant dans une attitude solennelle et digne, comme dans une frise sculptée. Le jeu de lumière donne l'impression que les personnages se déplacent dans un espace imaginaire qui pourrait être la représentation d'un rêve. L'œuvre fait référence à Bruegel *La Parabole des aveugles* (1568).

Les gaz sont employés au combat pour la première fois par les Allemands à Ypres en avril 1915. La fabrication de gaz de combat se développe dans les deux camps, parallèlement au perfectionnement des masques à gaz. Le plus connu est l'ypérite ou « gaz moutarde », qui brûle la peau. Sur le front, les gaz sont d'un emploi difficile, car il peut se rabattre sur les lignes de l'utilisateur. Le port des masques est pénible et réduit l'efficacité du combattant.

Des milliers de soldats ont été touchés par les attaques de gaz, tués ou victimes de séquelles à vie. Si l'utilisation de cette arme va croissant au cours du conflit, les moyens de défense et les techniques sanitaires mis en place pour lutter contre la guerre chimique font diminuer le nombre de victimes : dans le corps expéditionnaire britannique, le taux de mortalité des victimes des gaz s'élève à 17 % en 1916 et tombe à 2,4 % en 1918.

Un poème de Wilfred Owen de 1917 sur les attaques de gaz, *Dulce et Decorum est*, souvent présenté comme le poème le plus connu sur la guerre, montre que les artistes ont été impressionnés par les ravages causés par cette arme nouvelle.

Guerre moderne ou retour au passé ?



Protections contre les balles et éclats d'obus, Historial de la Grande Guerre, Peronne
 (Photo : H. Marquis)



Matraques de tranchées, Historial de la Grande Guerre, Peronne
 (Photo : Historial de Peronne. Repris de *Combattre*, CRDP d'Amiens, 1995)

Et voilà qu'aujourd'hui j'ai le couteau à la main. [...] J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz, les mitrailleuses, toute la machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle. Je vais braver l'homme. Mon semblable. Un singe. Œil pour œil, dent pour dent. À nous deux maintenant. À coup de poing, à coup de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué le Boche. J'étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre.

Blaise Cendrars, *J'ai tué*, G. Crès, 1919

À vrai dire, la baïonnette a perdu de son importance. Il est maintenant de mode chez certains d'aller à l'assaut simplement avec des grenades et une pelle. La pelle bien aiguisée est une arme plus commode et beaucoup plus utile ; non seulement on peut la planter sous le menton de l'adversaire, mais, surtout, on peut asséner avec elle des coups très violents ; spécialement si l'on frappe obliquement entre les épaules et le cou, on peut facilement trancher jusqu'à la poitrine. Souvent la baïonnette reste enfoncée dans la blessure ; il faut d'abord peser fortement contre le ventre de l'ennemi pour la dégager, et pendant ce temps on peut facilement soi-même recevoir un mauvais coup. En outre, il n'est pas rare qu'elle se brise

Erich-Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau*, Stock, 1929

Les matraques de tranchées, ainsi que les « armures » que revêtaient les hommes en observation en première ligne, qui font plus penser à la guerre de Cent ans qu'à une guerre du XXe siècle, posent la question de la violence du conflit et du retour à des pratiques de combats barbares. Les armes réglementaires (baïonnette) sont remplacées par des armes improvisées (pelles), civiles (couteaux) ou fabriquées par les soldats (matraques de tranchées) en fonction de leurs besoins. Les matraques de tranchées peuvent servir à se défendre, à mener des coups de mains nocturnes ou au « nettoyage des tranchées ».

Les deux textes rendent compte de la violence des combats au corps à corps, la déshumanisation et la brutalité des combats. Le texte de Blaise Cendrars rappelle que la prédominance des armes à feu se traduit par une mort anonyme : le soldat ne voit pas l'adversaire qui lui donne la mort. Il doit braver « la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz », la mitrailleuse, autant de symboles de la guerre industrielle. Cependant, les deux textes montrent que la mort infligée de près subsiste. Le poème de Blaise Cendrars (1887-1961), engagé volontaire dans la Légion étrangère durant le conflit, est rédigé à Nice en Février 1918, alors qu'il est en convalescence à l'hôpital.

L'auteur de *À l'Ouest rien de nouveau*, Erich Paul Kramer, dit Erich Maria Remarque (1890-1970), est mobilisé à 18 ans. Dans ce roman d'inspiration pacifiste (paru en 1929), il raconte, à travers le vécu de ses jeunes héros, son expérience de la guerre.

Les textes rendent compte du contraste entre la mort industrielle infligée par l'armement moderne et la dimension brutale du corps à corps à l'arme blanche lors du nettoyage des tranchées ennemies après l'assaut.

Les tranchées françaises : boulevard du monde



Soldats australiens et troupes coloniales françaises dans la Somme en juin 1918

© Australian War Museum, ID Number : E02559 [Voir la photo](#)

En 1914, la guerre est inter-européenne ; en 1918, la guerre est devenue mondiale. Le front occidental, principalement français, reflète cette mondialisation du conflit. Arrivés de tous les continents, près de deux millions de combattants se retrouvent dans les tranchées françaises.

Les troupes des empires coloniaux participent au conflit. La France lève des troupes en Afrique du Nord et en Afrique noire enrôlant 600 000 tirailleurs, goumiers et spahis, envoyés surtout en Europe. Côté britannique, 1 250 000 hommes, surtout des Indiens, sont regroupés principalement en Afrique, en Égypte et au Moyen-Orient.

Les *dominions* fournissent d'importants contingents en Europe. L'Australie et la Nouvelle-Zélande s'engagent dans la lutte contre les empires centraux dès le début des hostilités. Fin octobre 1914, les premiers contingents australiens et néo-zélandais débarquent en Egypte. Ils sont regroupés dans un corps commun l'ANZAC, Australian and New Zealand Army Corps, qui est engagé pour la première fois le 25 avril 1915 à Gallipoli, sur la côte de la Turquie. Cette date, marquée par de lourdes pertes, est considérée comme le jour de naissance des nations australienne et néo-zélandaise (*Anzac Day*). Les Australiens et Néo-Zélandais participent ensuite aux combats des Dardanelles (1915) et de la Somme (1916). Ils sont présents dans les grandes offensives alliées de 1917 et de 1918, en particulier à Villers-Bretonneux en avril 1918.

« Au total, plus de 416 000 Australiens (313 000 sur le front occidental) et 128 000 Néo-Zélandais (plus de 90 000 en France et en Belgique) seront volontaires ou mobilisés entre 1914 et 1918 sur tous les fronts. 60 000 Australiens et 18 150 Néo-Zélandais mourront sur le front occidental, en Turquie ou dans le Pacifique, soit, pour le front occidental, le taux le plus élevé des armées engagées ».

SIRPAC (Service d'information et de relations publiques des anciens combattants) – Ambassade de France en Australie.

La première guerre totale

Avec la guerre de position qui se met en place à partir de 1915, les belligérants s'installent dans une guerre longue. Dès lors l'effort de guerre mobilise populations et économies. La nécessité de produire du matériel de guerre en grande quantité conduit les États à organiser une véritable économie de guerre à l'arrière, en orientant la production des industries vers la production d'armements et en faisant appel aux femmes et à la main d'œuvre des colonies pour remplacer les hommes devenus combattants. Partout, l'État multiplie les interventions. La guerre, de plus en plus coûteuse, est financée par le recours à l'impôt et à l'emprunt. Pour maintenir le consensus et alimenter le patriotisme des opinions, une intense propagande se développe comme une croisade contre l'ennemi, tendant à masquer les réalités de la guerre. On trouve développés entre 1914 et 1918 les caractères de la guerre totale que l'on retrouvera dans sa forme la plus achevée pendant la Seconde Guerre mondiale. On peut d'ailleurs noter que le concept de « guerre totale » est élaboré à l'origine par Ludendorff dans un livre portant ce titre en 1935, dans lequel il développe l'idée que le pouvoir politique doit être entièrement subordonné à la guerre afin d'assurer la stabilité idéologique et le moral à l'arrière.

Le financement de la guerre



Affiche, 1916

© Archives départementales de la Charente

Le dirigisme économique de l'État



Dessin paru dans Le Journal du 2 mai 1917

La caricature met en évidence de manière humoristique l'omniprésence de l'administration pendant le conflit et les tracasseries qui en découlent. L'une des conséquences de la guerre est l'intervention de l'État dans l'économie. Son action est importante : réquisitions, impôts, mobilisation du personnel qualifié, gestion de la pénurie (cartes d'alimentation). De même, il régleme, oriente et dirige la production. En Allemagne, c'est un véritable dirigisme d'État qui se met rapidement en place sous le contrôle de l'armée. La France et le Royaume-Uni établissent des partenariats avec les entreprises privées. Un rapport du *War Cabinet* de

1917 indique que « l'année 1917 a vu l'extension du contrôle de l'État jusqu'à couvrir non seulement les activités nationales affectant directement l'effort militaire mais toutes les branches de l'industrie : production, transport, fabrication ». En France, on crée de nouvelles structures administratives pour assurer son emprise sur l'économie : le sous-secrétariat d'État à l'artillerie et aux munitions, le ministère de l'armement. En 1916-1917 des lois élargissent le pouvoir d'intervention de l'État. À partir de 1917, on peut parler de dirigisme avec Clemenceau. En 1918, le gouvernement institue le contrôle des changes (c'est-à-dire qu'il réglemente l'achat ou la vente des devises étrangères) et un système de rationnement. À la fin de la guerre, en France comme au Royaume-Uni et en Allemagne, l'État a pris le contrôle de l'ensemble de l'activité économique.

Les belligérants des deux camps sont confrontés au problème du financement de la guerre et particulièrement de la production industrielle de masse. Les banques centrales des pays belligérants procèdent à des émissions massives de papier monnaie. Les pays de l'Entente empruntent à l'Angleterre et aux États-Unis. Partout les États font appel à l'épargne des citoyens. En France, le choix de l'emprunt a été privilégié sur celui de l'augmentation de la fiscalité. Quatre grands emprunts de Défense nationale sont lancés en novembre 1915, octobre 1916, novembre-décembre 1917, novembre 1918. Ils sont appuyés par des campagnes publicitaires d'affiches. Les affiches sont un support essentiel de la propagande de guerre. On les retrouve partout dans les rues et les lieux publics. Celle-ci a été réalisée par A. Robandi et éditée pour le second emprunt en 1916. On reconnaît à l'arrière-plan la Marseillaise de l'Arc de Triomphe à Paris. Marianne et un petit garçon casqué sont au pied de la statue. Les souscripteurs viennent déposer leur argent qui s'accumule sous diverses formes sur l'escalier. Sur les marches, un texte exhorte les Français à souscrire à l'emprunt. L'affiche utilise un répertoire martial inspiré de la peinture classique (personnage du putto casqué) et fait appel au patriotisme guerrier (la Marseillaise et les trois couleurs qui ressortent du fond relativement neutre). On retrouve dans la foule des nombreux souscripteurs toutes les catégories de la société : hommes et femmes, vieillards et enfants au statut social divers. Il s'agit de représenter l'Union sacrée de la société française qui soutient l'effort de guerre. La plupart des affiches utilisent des textes courts et une construction simple car elles doivent avoir un message clair capable de stimuler la solidarité et le patriotisme.

L'industrie au service de la guerre

Production annuelle des usines Renault	1914	1918
Voitures	1 484	553
Camions	174	1 793
Chars d'assaut	0	750
Moteurs d'avions	0	5 000
Obus (75 et 155)	0	2 000 000
Superficie des usines	11,5 ha	34 ha
Effectifs (travailleurs)	6 300	22 500
Dont les femmes (en %)	3,8 %	31,6 %

Production annuelle des usines Renault	1914	1918
des effectifs)		

D'après R. Fridenson, *Histoire des usines Renault*, Le Seuil, 1972.

La production des usines Renault, en quantité et en qualité, est orientée rapidement vers les besoins de l'armée et l'évolution de la guerre. Les camions qui servent au transport des troupes, sont plus utilisés en temps de guerre que les voitures. Renault, qui ne produisait aucun obus en 1914 en produit 2 millions en 1918. La production de moteurs d'avions et de chars d'assaut illustre l'évolution de la guerre et l'adaptation de l'industrie à la fabrication d'armes nouvelles. L'augmentation des effectifs s'explique par la mobilisation des ouvriers spécialisés à l'arrière et l'appel à la main d'œuvre féminine. Le développement en superficie de l'entreprise et le recrutement de personnel est une tendance que l'on observe pour tous les grands groupes, en particulier en région parisienne, qui devient la première région productrice d'armement : à Boulogne on passe d'une vingtaine d'usines en 1914 à 104 usines en 1918. Avec la guerre, le chiffre d'affaires de Renault a presque quadruplé, la capacité de production largement augmenté.

On voit ici le résultat d'une politique de l'État pour la transformation d'industries classiques en industries d'armement. Grâce à cette politique qui conduit à la mise en place d'un véritable complexe militaro-industriel, la France devient le producteur d'armes le plus important des Alliés, avec au début de 1918, 1 000 canons par mois sortant des usines et une production de 260 000 obus, 3 000 fusils et 6 millions de munitions d'infanterie par jour. Tous les grands secteurs industriels : automobile, chimie, aéronautique, mécanique, appareils électriques, travaillent pour la défense nationale. Même l'orfèvre Christofle fabrique des douilles.

La mobilisation politique

Le président de la République appelle à l'Union sacrée :

L'Union sacrée que j'ai appelée de mes vœux dans mon message au Parlement s'est réalisée dans le pays comme par enchantement. La déclaration de guerre de l'Allemagne a suscité dans la nation un magnifique élan de patriotisme. Dans la presse, aucune note discordante. L'état de siège a été proclamé, la censure est établie ; mais, dans l'enthousiasme général, aucune de ces mesures d'exception n'est vraiment nécessaire pour assurer l'unité de l'opinion nationale. Les ministres donnent sans effort l'exemple vivant de la concorde ; ils oublient que, récemment, ils étaient presque tous mes adversaires politiques.

Raymond Poincaré, *Au service de la France*, Plon, 1926

L'Union sacrée est acceptée par les dirigeants socialistes :

Cette guerre, nous ne l'avons pas voulue. Ceux qui l'ont déchaînée, despotes aux visées sanguinaires, aux rêves d'hégémonie criminelle, devront payer le châtimeur (...)

Acculés à la lutte, nous nous levons pour repousser l'envahisseur, pour sauvegarder le patrimoine de civilisation et d'idéologie généreuse que nous a légué l'histoire. (...) Nous serons des soldats de la liberté pour conquérir aux opprimés un régime de liberté, pour créer de l'harmonie entre les peuples par la libre entente entre les nations, par l'alliance entre les peuples.

Léon Jouhaux, secrétaire général de la CGT, discours prononcé aux obsèques de Jean Jaurès, le 4 août 1914.

Le président de la République Raymond Poincaré, n'étant pas autorisé par les institutions à s'adresser directement aux parlementaires, son message est lu le 4 août 1914 par le président du Conseil René Viviani à la tribune de la Chambre des députés. Poincaré appelle à la trêve des partis, à l'« Union

nationale » car « *la France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée* ». L'entrée en guerre suscite un sentiment patriotique qui permet le vote unanime des crédits de guerre. Lors du remaniement ministériel du 26 août, on voit entrer au gouvernement de Viviani des socialistes et des hommes de la droite républicaine. Les querelles d'avant-guerre sont mises entre parenthèses, même si la droite nationaliste n'entre pas au gouvernement. Même l'Église catholique, pourtant en conflit avec la république anticléricale, soutient la cause de la défense nationale. D'où le « caractère surprenant » de cette union sacrée relevé par Poincaré dans ses mémoires. Avec la lassitude de la guerre, la vie chère, les offensives meurtrières, l'Union sacrée au gouvernement éclate en 1917 : un courant pacifiste se développe chez les socialistes. Le consensus autour de la cérémonie du 11 novembre 1920 et l'inhumation du soldat inconnu permettent cependant de retrouver « *une ferveur née de la guerre, née dans la guerre et soudée par des millions de morts et de blessés* » (Annette Becker).

La mobilisation des esprits



Magazine Le Miroir du 28 février 1915

La mobilisation des esprits est un caractère essentiel de la guerre. Dès les débuts du conflit on note une volonté des gouvernements de contrôler l'information. En France, la proclamation de l'état de siège interdit de publier toute information à caractère militaire non officielle. Un « *bureau de presse* » est institué auprès du ministère de la Guerre pour appliquer ces dispositions. En septembre 1914 « *les articles de fond attaquant violemment le gouvernement ou les chefs de l'armée* » et ceux « *tendant à l'arrêt ou à la suppression des hostilités* » sont interdits. La censure est acceptée du fait du fort sentiment patriotique qui marque le début du conflit. Elle est remise en cause en 1917. Le contrôle de la presse permet d'encadrer l'opinion publique et de concourir à la formation d'une « *culture de guerre* ». Les cartes postales et les affiches montrent l'héroïsme des combattants et minimisent les succès adverses.

Entre 1914 et 1918, le thème du barbare est développé sur tous les supports (dont les films et les pièces de théâtre) pour donner aux populations une image négative de l'ennemi.

En France, dès l'ouverture des hostilités, les soldats allemands sont présentés comme une horde de barbares, qui pille les maisons, viole les femmes et coupe les mains des enfants, reprenant d'ailleurs les lieux communs développés en 1870. Les atrocités prêtées aux Allemands deviennent un outil de

mobilisation servant à renforcer la cohésion nationale et à faire accepter un investissement total de la Nation dans le conflit. Au-delà de la propagande, les exactions dénoncées s'appuient sur une réalité mise en évidence par les travaux récents d'historiens comme John Horne ou Alan Kramer (voir « [Les réfugiés](#) »). Les exactions commises par l'armée allemande envers les civils connaissent deux temps forts : au moment de l'invasion en août-septembre 1914 et au moment de la retraite en septembre-octobre 1918. L'importance des ravages causés dans le nord de la France et la Belgique : destruction massive des installations minières et industrielles, routes minées, puits empoisonnés, caves piégées (« *nous changeâmes le pays en désert en prévision de l'avance ennemie* » dit Ernst Junger dans *Orages d'acier*), a nourri dans la population le souvenir d'actes barbares sans aucune nécessité militaire et contribué à renforcer l'esprit germanophobe de la population française.

Les civils dans la guerre

À l'arrière, les civils souffrent aussi de la guerre. Ils subissent les difficultés de la vie quotidienne. La perturbation des échanges internationaux et la priorité donnée aux industries de guerre entraînent des pénuries. Les restrictions alimentaires affaiblissent femmes, enfants et personnes âgées. Partout, les difficultés entraînent l'épuisement des civils. Le moral fléchit en 1916 et, en 1917, des grèves éclatent, signe de « la grande fatigue des peuples ». La résignation n'empêche pas les mouvements sociaux de se poursuivre au cours de l'année 1918 : en Allemagne avec de grandes grèves à Berlin en janvier et en Haute-Silésie en juillet ; en France, en mai avec d'importants arrêts de travail.

Les populations les plus touchées sont celles qui vivent dans les zones occupées ou à proximité du front qui subissent des violences multiples.

Cependant les civils, solidaires des combattants, ont su constituer un autre front, celui de l'arrière. Les sociétés dans leur ensemble sont imprégnées par la culture de guerre. Une propagande intense, diffusée par les gouvernements à travers la presse, les affiches et la littérature pour enfants, cherche à mobiliser les esprits en faveur du conflit et fait appel à l'énergie des populations pour leur survie.

L'occupation allemande du front ouest

Actes de l'autorité allemande

Justice militaire allemande

L'étudiant Léon Trulin, Belge, né le 2 juin 1899 a été fusillé ce matin à la citadelle. Il a été condamné par le Tribunal de guerre, à la peine de mort, pour trahison de guerre par l'espionnage.

Le présent jugement est porté à la connaissance du public pour qu'il serve d'avertissement.

Lille le 8 novembre 1915. Le Gouverneur.

Les condamnations suivantes ont été prononcées contre les personnes qui avaient livré, exposé ou mis en vente, des pièces brodées, mouchoirs ou cadres à images, sur lesquels étaient imprimées, brodées ou dessinées les couleurs nationales d'États hostiles à l'Allemagne : Mme Mathilde Le Masson-Lescroart, Lille (...) Mme Céline Laridan-Parisien, Lille (...) Mme Alice-Flore Caby-Leroy, Lille (...) Mme Marie Vivienne-Hardelin, Lille (...) ; chacune à 50 Marks d'amende ou 10 jours de détention.

11 novembre 1915.

Fermeture d'estaminet

Par décision de la Kommandantur, est fermé jusqu'à nouvel ordre l'estaminet rue du Buisson, 60 à St-Maurice-lez-Lille, tenu par Madame Selma Caronelle, parce que la tenancière tolérait la présence dans son établissement de femmes en état d'ébriété, qui excitaient, en relevant leurs jupes, les soldats allemands à la débauche.

20 juin 1915

Source : Bulletin de Lille, périodique publié sous contrôle de l'autorité allemande de novembre 1914 à octobre 1918.

Dans *Cent ans de vie dans la Région*, t. 2, Hors Série La voix du Nord, février 1999.

En Belgique et dans les départements français du Nord-Est (huit départements français), les populations vivent sous l'occupation allemande. Cela signifie des réquisitions de l'armée allemande qui portent sur les logements, les meubles, le linge, la nourriture. La captation systématique des ressources des territoires occupés et le travail forcé s'inscrivent dans la logique de totalisation de la guerre. Les civils subissent aussi les prises d'otages, les pillages, les viols, les exécutions, le travail forcé et la déportation. La Première Guerre mondiale voit en effet la création de camps de concentration où se mêlent hommes, femmes et enfants. En novembre 1916 et en 1917, plusieurs familles de Lille-Roubaix-Tourcoing sont emmenées comme otages, par les Allemands à Holzminden en Basse-Saxe. À Lille, ville allemande dès octobre 1914, l'histoire de l'occupation s'inscrit dans la pierre avec les monuments aux Fusillés de 1915 et à l'héroïne Louise de Bettignies. La libération de la ville par les Anglais le 17 octobre 1918 est un véritable soulagement, qui fait écrire à Albert Londres dans le *Petit Journal* : « *La Victoire, quel alcool ! Nous en sommes tous ivres ce soir* ».

Les réfugiés



Magazine *Le Miroir*, Noël 1914.

La Première Guerre mondiale a engendré des déplacements massifs de population : exode provoqué par l'avance ennemie, évacuation des zones de combat, populations déplacées en conséquence des traités ou des troubles politiques (révolution russe et guerre civile). Une grande partie de la population fuyant l'avance allemande en Belgique a été accueillie en France. Les civils belges réfugiés étaient évacués progressivement en train vers l'intérieur du pays. 41 départements les accueillirent : 38 000 en Seine-Maritime, 25 000 dans la Seine, 10 500 en Seine-et-Oise, 5 000 en Manche, 4 700 en Ile-et-Vilaine, 2 000 en Dordogne, 3 500 dans le Loiret, 3 200 en Vendée, etc. L'invasion allemande s'accompagne d'exactions mises en évidence par les travaux de John Horn et Alan Kramer (*German atrocities, 1914, 2001*). Pendant la progression des troupes allemandes en Belgique et dans le Nord de la France en 1914, 6 000 civils au moins ont été tués. À Dinant-sur-Meuse, les 23-24 août 1914, 674 personnes sont fusillées sans jugement, dont 92 femmes ; le Consul d'Argentine, qui s'interpose, est lui aussi passé par les armes. La ville est ensuite pillée et brûlée. Les soldats allemands entrant en Belgique étaient terrorisés par la possibilité d'un soulèvement des populations à l'image des francs-tireurs qui avaient harcelé les troupes allemandes en 1870. Les représailles à la moindre résistance ont été proportionnelles aux menaces perçues.

Du fait des destructions des habitations et de la crainte des représailles, beaucoup de civils ont donc été contraints de fuir en 1914. On peut noter que les destructions commises par les armées allemandes lors de leur retraite de l'automne 1918 s'accompagnent aussi de l'exode forcé de 150 000 personnes, pour la plupart de femmes, des enfants et des vieillards.

Une large mobilisation de la main d'œuvre



Femmes et ouvriers indochinois dans une usine d'armement

© Roger Viollet

La mobilisation massive dès les débuts de la guerre désorganise les économies des belligérants. En France, le 15 août 1914, la moitié des établissements industriels sont fermés, faute de personnel.

Rapidement, des besoins en matériel se font sentir sur le front où il faut des obus, des uniformes, des chaussures... et la production n'y répond pas.

La question de la main d'œuvre est en France résolue par le rappel d'ouvriers spécialisés, retirés du front et renvoyés dans les usines et les mines (affectés spéciaux). On procède aussi au recrutement de travailleurs étrangers (Polonais, Espagnols, Portugais, Grecs) et coloniaux (Algérie et Indochine). Enfin, même si la guerre n'est pas à l'origine du travail féminin, celui-ci connaît un essor important : en France, les femmes travaillant dans l'industrie et le commerce sont à la fin de 1917 vingt fois plus nombreuses qu'en 1914. Dans l'industrie de guerre, les « munitionnettes » (photo) représentent en 1918 le quart des effectifs. « Si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient vingt minutes, les Alliés perdraient la guerre » déclare le général Joffre en 1915. Le travail permet aux femmes de compléter les revenus du ménage quand le chef de famille a été mobilisé. En janvier 1917, en revanche, des grèves éclatent en région parisienne dans des usines de guerre. Les revendications sont salariales, le pouvoir d'achat a baissé de 10,5 % depuis le début de la guerre. Fin mai, une nouvelle grève touche un très grand nombre d'usines travaillant pour l'effort de guerre. Les revendications sont satisfaites et le travail reprend assez rapidement.

Les historiens, dans les années 1960-1970, ont avancé l'idée que la guerre avait émancipé les femmes. Les recherches récentes sont plus nuancées sur ce point. Au retour des combattants, les femmes ont été brutalement démobilisées. Seules les Anglaises et les Allemandes ont obtenu le droit de vote.

Femmes héroïnes



Émilienne Moreau, The Lady of Loos
Aquarelle dans un livre pour enfants

[Voir le site](#)




The Lady of Loos
Illustration publiée dans « The war illustrated »

[Voir le site](#)

Émilienne Moreau est née en 1898 à Wingles (Pas-de-Calais). Son père, mineur en retraite, ouvre en juin 1914 une épicerie-mercerie à Loos-en-Gohelle à quelques kilomètres de Lens. À la fin de 1914, la ville est occupée par les Allemands. Émilienne Moreau crée, dans une cave, une école improvisée pour les enfants de Loos.

Le 25 septembre 1915, alors que les Britanniques (régiment écossais) tentent de reprendre la ville, Émilienne se porte à leur rencontre pour leur donner des indications sur les positions de l'ennemi. Avec un médecin écossais, elle organise dans sa maison un poste de secours. À la grenade et au revolver, elle abat quatre soldats allemands. La ville est reprise par les Britanniques. Évacuée, Émilienne Moreau est décorée de la Croix de Guerre avec palme. Les Britanniques lui décernent plusieurs décorations prestigieuses. La propagande s'empare de son histoire, et à 17 ans elle devient une héroïne. Ses « mémoires » sont publiés en 1915 par la presse française et britannique. Un film, *The Joan of Arc of Loos*, est réalisé en 1916 en Australie. Émilienne Moreau termine la guerre comme institutrice dans une école de garçons à Paris. Dans l'Entre-deux-guerres, elle s'engage dans le mouvement socialiste et occupe des fonctions importantes à la SFIO. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle entre très tôt dans la Résistance et effectue plusieurs missions pour les Alliés. En 1945, décorée de l'ordre de la Libération, elle incarne la résistance féminine française. Elle est décédée à Lens en 1971.

Le magazine *Le Miroir* du 12 décembre 1915 a publié ses  [Mémoires 1914-1915](#).

Jeux de guerre



Magazine *Le Miroir*, 29 août 1915

Avec la guerre, beaucoup de familles du Nord-Est de la France, propriétaires d'une résidence secondaire dans les stations normandes de Deauville-Trouville, en font leur résidence principale, contribuant ainsi au développement des services dans la ville. Par ailleurs, la Normandie accueille un grand nombre de réfugiés belges (voir « [Les réfugiés](#) »). Ceci explique que la fréquentation des plages reste forte, même en temps de guerre.

Les enfants ont aussi leur place dans la guerre. Les jeux traduisent la banalisation de la guerre qui envahit l'univers quotidien de l'arrière et que l'on retrouve dans les livres, les cartes postales, les objets de la vie quotidienne. Les enfants s'identifient aux soldats. Ils sont à la fois cible et instruments de la propagande. Les enfants ont fait l'objet d'une mobilisation patriotique spécifique par la voie de l'école et les loisirs (jeux, jouets et livres).

La littérature pour enfants, notamment, permet de recenser plus d'une centaine d'enfants héros entre 1914 et 1918. L'enfant héros le plus célèbre pendant la guerre est Émile Desprès, âgé de 13-14 ans, mineur de profession, originaire de Lourches dans le Nord, et condamné à être fusillé pour avoir donné à boire à un sergent français blessé. Il fait mine d'accepter de tuer lui-même ce dernier afin d'avoir la vie sauve et retourne l'arme contre l'officier allemand. Il est fusillé. Il existe plusieurs versions de cette histoire faisant d'Émile Desprès à la fois un enfant-martyr et un enfant-héros.

Tenir à l'arrière

L'unique boulanger de la commune de Manot n'a plus de farine.
(...) La population est très surexcitée. J'ignore ce qui adviendra.
Aussi ai-je l'honneur de venir vous prier de m'envoyer d'extrême urgence au moins 34 plus 46 soit un total

de 80 balles de cent kilos de farine (...)

**Lettre du Maire de Manot au Préfet de la Charente, 16 avril 1918
(Archives départementales de la Charente)**

Devant la gravité de la situation, les soussignés se font un devoir de porter à votre connaissance le coup moral qui va frapper tout travail par le manque d'alimentation.

Réduits à la dernière extrémité en ne touchant plus que 400 grammes de pain, juste de quoi ne pas mourir de faim ; tout effort physique devient impossible et cela au moment où la France réclame plus d'efforts que jamais.

Depuis bientôt 4 ans les bons travailleurs qui ont fournis tant d'efforts et qui ne se lassent jamais, méritent d'être entendus (...) si la situation actuelle impose une restriction de pain, faites une meilleure répartition des classes, sachez reconnaître la différence de nourriture que réclamer un estomac pris à la peine du matin au soir ou celui qui n'a aucun effort à produire.

Nous travaillons, gens de peine, harcelés du matin au soir par 15 heures de travail et dont les ressources ne nous permettent pas de nous procurer tout un assortiment de produits nutritifs fort chers, assurez-nous donc notre vie par le pain (...)

**Pétition des agriculteurs de la commune de Touzac (Charente) au ministre du ravitaillement
(14 avril 1918) (Archives départementales de la Charente).**

Dans les campagnes, la durée du conflit se fait pesante à partir de 1917. Malgré l'augmentation des prix de vente des produits, la lassitude fait jour devant l'effort de production à fournir, la pénurie de main d'œuvre et les réquisitions. En France on doit faire appel à l'étranger pour les matières premières et les produits alimentaires. Le rationnement est généralisé début 1918. Il touche une population qui a souffert surtout de la pénurie de charbon pendant les hivers de guerre. Si dans les pays de l'Entente, la population subit des privations, la situation est pire dans les puissances centrales. À partir de 1915, le blocus naval mis en place par les Alliés dès l'automne 1914 devient efficace. Les populations civiles en subissent les conséquences : en Allemagne, plus de 750 000 personnes seraient mortes à cause du blocus. Sur l'ensemble du conflit, la mortalité infantile et enfantine aurait augmenté de plus de 50 %. En 1918, l'Allemagne enregistre une surmortalité des civils de 37 % par rapport à l'avant-guerre.

1918 : une Europe meurtrie

L'Europe a été meurtrie par la guerre. Les pertes humaines sont sans précédent : près de 10 millions de morts et le double de blessés. Des écrivains y voient la fin de la civilisation. La situation est aggravée par le déficit des naissances pendant la guerre. La guerre a aussi entraîné le massacre des populations civiles, avec le premier génocide du XXe siècle en Arménie. Le bilan économique est désastreux. Les destructions sont considérables dans les zones de front (Nord et Nord-Est de la France en particulier). Il faut parfois reconstruire des villes entières. Le coût financier et social de la guerre est énorme. Les monnaies s'effondrent et la dette des États augmente. Les classes moyennes sont particulièrement affectées par la perte de valeur de la monnaie. Ce bilan affecte particulièrement les pays européens qui entament leur déclin sur la scène internationale. Un transfert de puissance se produit entre l'Europe et les États-Unis.

Le bilan humain de la guerre

Pays	Population en 1913	Effectifs mobilisés dans la guerre	Morts et disparus	% des effectifs mobilisés	% de la population totale
France	39 600 000	8 500 000	1 400 000	16,74 %	3,54 %
Allemagne	64 900 000	13 250 000	2 000 000	15,09 %	3,08 %

Pays	Population en 1913	Effectifs mobilisés dans la guerre	Morts et disparus	% des effectifs mobilisés	% de la population totale
Autriche / Hongrie	50 600 000	9 000 000	1 543 000	17,14 %	3,05 %
Italie	36 100 000	5 600 000	750 000	13,39 %	2,08 %
Grande-Bretagne	45 400 000	9 500 000	744 000	7,83 %	1,64 %
Russie	142 000 000	13 000 000	1 700 000	13,08 %	1,20 %
Belgique	7 400 000	380 000	41 000	10,79 %	0,55 %
États-Unis	92 000 000	3 800 000	116 000	3,05 %	1,13 %

D'après J.-L. Robert (dir.): *le XXe siècle*, Bréal, 1985.

74 millions d'hommes ont été mobilisés au total. La Grande Guerre fait 8,5 à 10 millions selon que les prisonniers sont comptabilisés avec les disparus ou avec les morts, 13 millions si l'on ajoute les morts de la guerre civile en Russie. Cela représente un mobilisé sur 6 en France et en Allemagne.

Les puissances secondaires n'apparaissent pas dans ce tableau statistique : la Turquie, la Serbie, la Bulgarie qui comptent entre ¼ et 1/3 de pertes sur les contingents mobilisés.

L'importance des pertes humaines s'explique par la durée du conflit et des batailles, par la puissance de feu mise en œuvre. Les différences observées s'expliquent par l'engagement précoce ou différé dans la guerre (Italie, États-Unis).

On peut aussi différencier les morts selon leur âge: ce sont surtout des hommes jeunes (60 % ont entre 20 et 30 ans et 12 % moins de 20 ans), selon leur grade : les officiers ont été plus touchés que les hommes de troupe, ou leur origine sociale : les agriculteurs sont les premières victimes du conflit suivis par les classes moyennes. Le pourcentage de pertes par rapport aux mobilisés ou aux combattants chez les soldats coloniaux est légèrement inférieur à la moyenne nationale en France.

La grippe espagnole (« **L'épidémie de grippe** ») qui a touché tous les fronts entre l'été 1918 et le printemps 1919 a aussi tué un million de soldats.

À ces morts, il faut ajouter deux fois plus de blessés.

Les chiffres montrent aussi l'ampleur de la mobilisation, caractère de la guerre totale. Les grandes puissances ont aligné des effectifs sans précédent.

Le bilan a des conséquences économiques lourdes : pensions aux invalides, aux veuves et aux orphelins. Les conséquences démographiques sont importantes : déséquilibre numérique entre hommes et femmes,

déficit des naissances qui engendre un phénomène de classes creuses et un vieillissement de la population particulièrement sensible en France.

Les gueules cassées



Jean Galtier-Boissière : **Défilé des mutilés, 14 juillet 1919**. Musée d'Histoire contemporaine, Paris
© BDIC Museum d'histoire contemporaine

La guerre fait 2 800 000 blessés en France, dont 300 000 mutilés. Le terme « gueules cassées » est attribué aux survivants de la Grande Guerre ayant subi des blessures au combat et affectés par des séquelles physiques graves, notamment au visage.

Les « gueules cassées » font l'objet de nombreuses représentations, en photographie et en peinture (Otto Dix, Grosz). On peut signaler un intérêt relativement récent porté par les historiens mais aussi par les romanciers et les cinéastes aux conséquences physiques et psychologiques de la Grande Guerre (voir Marc Dugain, *La Chambre des officiers* et le film *Les fragments d'Antonin* qui présente en introduction des images d'archives inédites de traumatisés de la Guerre).

Ils témoignent de la violence et de la brutalité de la guerre. Ils témoignent aussi des difficultés de réinsertion des anciens combattants dans la vie civile.

En France, l'Union des blessés de la face et de la tête (les « gueules cassées ») acquiert un domaine à une quarantaine de kilomètres de Paris, à Moussy-le-Vieux, en Seine-et-Marne, en 1927 grâce à une souscription. La Maison accueille les pensionnaires de manière définitive, pour les plus atteints d'entre eux, ou temporaire, pour les convalescents notamment. L'association a été financée par la Loterie nationale devenue Française des jeux.

Les villes en ruines



Lens (Pas-de-Calais) en 1919.

Repris sur [le site Web de Robert Cadet](#)

« Ville glorieuse qui peut être considérée comme un modèle d'héroïsme et de foi patriotique. Tombée au pouvoir des Allemands dès les premières heures de l'invasion de 1914, a été, pendant quatre ans, tour à

tour, témoin ou enjeu d'une lutte sans merci. Organisée par l'ennemi en formidable réduit de défense, libéré en partie par une offensive alliée, meurtrie est écrasée au cours de combats incessants, n'a jamais douté du sort de la Patrie. »

Citation de la ville de Lens comportant l'attribution de la Croix de Guerre avec palme et de la Croix de la Légion d'Honneur, 1920.

De toutes les villes du front français, Lens est probablement celle où les destructions ont été les plus importantes. Les cartes postales d'après-guerre nous présentent des rues, des édifices, des quartiers entiers transformés en amas de décombres. Les quatre années d'occupation ont fortement éprouvé la population qui a vécu le plus souvent dans des caves transformées en abris et étayées avec des matériaux récupérés. Des communications sont établies entre les caves. On célèbre un culte souterrain à « Saint-Léger-sous-Terre » (Saint-Léger est la paroisse de Lens). La ville comptait 30 000 ha en 1914. En 1918, sa population est réduite de moitié.

À la veille de la guerre, avec 16 fosses en activité, la Compagnie des mines de Lens était la plus puissante compagnie houillère française avec une production atteignant 3 867 197 tonnes, 16 319 ouvriers, 7 474 maisons et 210 kilomètres de voies ferrées. Tout est détruit en 1918. À plusieurs reprises lors de l'occupation allemande, les installations ont été dynamitées, les mines noyées. Il faut attendre le 2 novembre 1920 pour que le dénoyage des fosses puisse commencer (60 millions de m³ d'eau dans les mines de Lens). Cette destruction menée rationnellement nécessitera leur reconstruction qui se poursuivra jusqu'en 1929.

Le bilan matériel est lourd pour les régions traversées par le front. La France est un des pays les plus touchés : 801 communes détruites totalement ou gravement, 14 235 usines sinistrées, 598 000 ha de terres agricoles rendues inutilisables pour plusieurs années. 16 000 km de routes, 773 km de voies ferrées inutilisables. 1 400 000 demandes officielles de dommages. Ce sont aussi des milliers de sans-abri qu'il faut provisoirement loger dans des « tonneaux », logements provisoires faits de brique et de tôle.

Le génocide arménien

(...) Ce n'est pas un secret que le plan prévu consistait à détruire la race arménienne en tant que race, mais les méthodes employées ont été appliquées avec plus de sang-froid et de façon plus barbare, sinon plus efficace, que je ne l'avais tout d'abord supposé. Il était évident que très peu d'entre eux survivraient au voyage d'ici à Ourfa ou à quelque autre lieu que ce soit en cette saison de l'année. (...) Il semble maintenant bien établi que tous ceux qui sont partis d'ici ont été délibérément abattus ou tués d'autre façon entre un et deux jours après leur départ. (...)

Il a été signalé à maintes reprises, et à mon avis la véracité de ces informations ne fait aucun doute, qu'aucun des hommes déportés n'a été épargné. Nombreux sont les femmes et les enfants qui ont été délibérément assassinés en même temps. Quelques-unes des femmes les plus jolies ont été emmenées pour orner les harems de certains des chefs de tribus kurdes et de certains gendarmes. On a laissé certaines des femmes âgées et des enfants continuer leur route en compagnie de gendarmes, avec la certitude que tous succomberaient sans tarder à la faim, à la maladie et à l'épuisement.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'histoire du monde un massacre aussi général et aussi radical que celui qui est perpétré en ce moment dans cette région, ni qu'un plan plus affreux et plus diabolique ait jamais été conçu par l'esprit de l'homme. (...)

Apparemment, tout était préparé depuis des mois. (...) Des centaines d'hommes éminents ont été jetés en prison ; puis on les a emmenés, et il ne fait aucun doute que tous ont été assassinés à quelques heures de distance d'ici. Des milliers de soldats arméniens ont été également arrêtés et emmenés, prétendument pour les faire travailler sur les routes. Autant que je sache, on n'a jamais eu la moindre nouvelle à leur sujet et on sait que certains d'entre eux ont été abattus. Il ne fait aucun doute que tous les autres ont subi le même sort.

Puis, lorsque pratiquement tous les hommes eurent disparu et que toutes les armes eurent été livrées ou trouvées par la police, on annonça que tous les Arméniens devaient être déportés.

(...) Quelques milliers d'hommes ont ainsi pu faire disparaître de 15 à 20 000 Arméniens de cette région. Il est impossible de dire combien d'Arméniens ont été tués (au total), mais on estime que le chiffre avoisine le million.

Le sort de ceux qui ont été tués ou sont morts est bien triste, mais celui des déportés qui ont encore été épargnés est pire. Certaines femmes ont été ramenées ici. Parmi elles se trouve une jolie fille de treize ans dont le père, l'un des notables de l'endroit qui possédait une des plus belles maisons de la région, a été tué. Séparée de sa mère et de ses petits frères, elle ignore ce qu'ils sont devenus. Et maintenant, à son âge, elle va épouser un des sous-officiers les plus brutaux de ceux qui se trouvent ici, et ils vivront dans la maison du père de cette fillette !

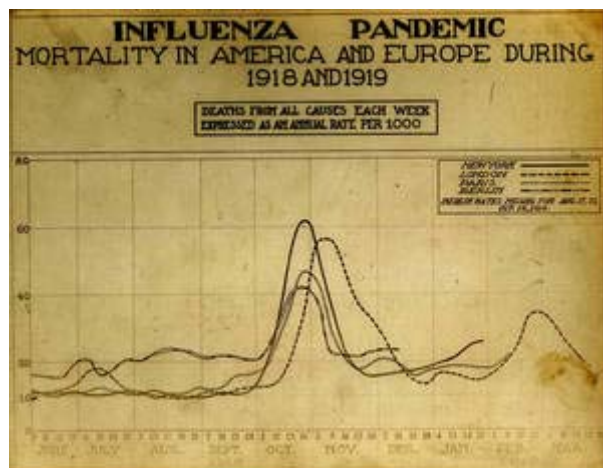
Leslie A. Davis à Kharpout, à Henry Morgenthau, ambassade des États-Unis, Constantinople, le 24 juillet 1915, inclus dans l'envoi de Hoffman Philip [Chargé d'Affaires] à Constantinople au Secrétaire d'État, 17 février 1916, N.A., D.S., R.G. 59, Dec. File No. 867.4016/269.

Extraits de : Leslie Davis, *La province de la mort : archives américaines concernant le génocide des Arméniens, 1915. Complexe, 1996.*

Les Arméniens forment une minorité chrétienne au sein de l'Empire ottoman majoritairement musulman. Leur situation est difficile à la fin du XIXe siècle où ils subissent plusieurs massacres en 1894, 1896, 1909. Pendant la Première Guerre mondiale, ils sont accusés par le gouvernement turc de complicité avec les Alliés. Le 24 avril 1915, le ministère de l'Intérieur ordonne d'emprisonner les dirigeants politiques et communautaires arméniens suspects de sentiments nationalistes. Beaucoup sont exécutés sans procès. Le 30 mai, le gouvernement autorise les responsables militaires à déporter les populations suspectées de vouloir porter atteinte à l'effort de guerre ottoman. 1,5 millions d'Arméniens sont exécutés dans leur village ou lors de leur déportation organisée en 1915 par les autorités turques. Sur une population estimée à deux millions en 1914, ce massacre de masse représente le premier génocide du XXe siècle.

Le consul de Kharpout en Anatolie orientale rend compte dans plusieurs dépêches à l'ambassadeur des États-Unis à Constantinople des violences perpétrées contre les Arméniens dans la région. Des notables sont arrêtés torturés et fusillés. Des villages entiers sont déportés. Le consul américain y voit le souhait de « détruire la race arménienne » dans une « entreprise probablement sans précédent dans l'histoire ».

L'épidémie de grippe



Les victimes de l'épidémie, National Museum of health and medicine, Washington DC

© Courtesy of [the National Museum of health and medicine](#)

[Voir la galerie](#)

L'épidémie de 1918 est arrivée d'Asie (Chine), comme la plupart des vagues grippales. Elle se répand rapidement aux États-Unis où le virus mute pour devenir plus mortel. Elle passe ensuite en Europe et s'étend au monde entier (colonies). Les ravages faits à la cour et au gouvernement espagnols lui valent son surnom. L'épidémie, qui commence pendant l'été 1918, s'intensifie pendant l'automne et l'hiver. L'épidémie disparaît après une ultime poussée au printemps 1919.

La maladie touche des populations affaiblies par les privations alimentaires. Elle se concentre sur les jeunes adultes et apparaît plus sévère chez les jeunes hommes. Les victimes meurent en 24 heures. L'épidémie aurait fait au moins vingt millions de victimes selon les épidémiologistes (estimations entre 20 et 40 millions de morts), dont 549 000 aux États-Unis et 408 000 morts en France. Quels que soient les chiffres retenus, cela représente plus de morts que la Première Guerre mondiale. On compte, parmi les victimes célèbres, Guillaume Apollinaire, Egon Schiele, Edmond Rostand.

1918 : une Europe bouleversée

La carte de l'Europe est modifiée par les traités de paix. Les empires allemand, austro-hongrois, ottoman et russe disparaissent au profit de nouveaux États comme la Pologne, la Tchécoslovaquie et les Pays baltes. Cependant la paix décidée à Versailles engendre des insatisfactions chez les vaincus comme l'Allemagne qui doit payer des réparations, mais aussi chez les vainqueurs comme l'Italie qui n'obtient pas tous les territoires revendiqués. Ces insatisfactions, ainsi que les conséquences de la révolution russe entraînent une grande instabilité sur le continent où la guerre se poursuit sous diverses formes après le 11 novembre 1918.

L'épreuve de la guerre a marqué toute une génération d'hommes qui se retrouvent dans les associations d'anciens combattants. En France, elles entretiennent le souvenir des morts au combat et dénoncent l'absurdité de la guerre. En Allemagne et en Italie, des anciens combattants déçus se retrouvent dans une action violente sur laquelle vont s'appuyer le fascisme et le nazisme.

Une Société des Nations (qui siège à Genève) est créée pour prévenir de nouveaux conflits. La guerre engendre un mouvement pacifiste porteur d'un grand espoir incarné dans « l'esprit de Genève » et le rêve d'une Europe construite sur la paix entre les peuples.

Nouvelle donne territoriale et nouveaux conflits



À la place des quatre grands empires européens sont apparus de nouveaux États, souvent fragiles. À la question des nationalités au sein des ensembles multinationaux d'avant-guerre, s'est substituée la question des minorités frustrées au sein d'États-nations. En Europe centrale et orientale, des tensions trouvent leur origine dans les insatisfactions des traités de paix.

De nombreux litiges territoriaux sont parfois réglés par des occupations militaires (revendications italiennes sur le port de Fiume, occupé lors d'un coup de force par des nationalistes menés par Gabriele d'Annunzio) ou par des guerres (la Pologne et la Russie bolchevique, ou la Turquie et la Grèce).

Les vainqueurs de la Première Guerre mondiale ont voulu contenir la menace bolchevique par la création de nouveaux États (États tampons). La révolution russe maintient en Europe une situation de guerre civile dans les années 1918-1920. En 1918 et 1919, alors que les Bolcheviks affrontent en Russie les forces contre-révolutionnaires soutenues par les Alliés, des révolutionnaires cherchent à s'emparer du pouvoir en Allemagne (insurrection spartakiste) et en Hongrie. De grandes grèves éclatent dans plusieurs pays, en Italie en particulier. La Roumanie intervient pour soutenir les nationalistes et mettre fin à la république soviétique de Hongrie. Entre janvier et mai, une guerre civile sanglante fait des milliers de morts en Allemagne. Les mouvements révolutionnaires sont écrasés dès 1919. Les grèves s'arrêtent peu à peu.

Ainsi, si l'on ajoute qu'en Irlande, l'*Irish Republican Army* (IRA), créée en 1919, mène des actions violentes contre les Britanniques qui conduisent à la création de la république d'Irlande en 1921, on voit que l'Europe reste un lieu d'affrontements après l'armistice.

« Faire payer le Boche »



Affiche publicitaire (1918 ?)

© Imperial War Museum

L'affiche traduit l'état d'esprit en France au moment du règlement de la paix. Devant une ville dévastée dont on aperçoit les décombres à l'arrière, Clémenceau, le « Père la Victoire » (« **La détermination des gouvernants** ») les manches retroussées, s'apprête à administrer de l'eau de javel à un allemand vaincu. Le message est clair : il faut « faire payer le boche » pour les dégâts occasionnés. Clémenceau fait partie, avec le président américain Wilson, le chef du gouvernement italien Orlando et le premier ministre britannique Lloyd George, des principaux négociateurs de **la paix à Versailles**. Le souci de la France est alors à la fois d'assurer sa sécurité et de punir l'Allemagne en lui imposant le paiement de réparations de guerre. Cette politique se traduit notamment par l'occupation militaire temporaire de la Rhénanie par les troupes françaises, prévue par le traité de Versailles. Le gouvernement français n'hésite pas à pratiquer délibérément une politique économique de déficit pour financer la reconstruction des régions dévastées, persuadé que « le boche paiera ».

Le traité de Versailles

Le traité de Versailles, 1919 (Extraits)

Art. 42. Il est interdit à l'Allemagne de maintenir ou de construire des fortifications, soit sur la rive gauche du Rhin, soit sur la rive droite, à l'ouest d'une ligne tracée à 50 kilomètres de ce fleuve.

Art. 43. Sont également interdits dans la zone définie à l'article 42, l'entretien ou le rassemblement de forces armées (...)

Art. 51. Les territoires cédés à l'Allemagne (...) par le traité de Francfort du 10 mai 1871 sont réintégrés dans la souveraineté française à dater de l'armistice du 11 novembre 1918.

Art. 119. L'Allemagne renonce, en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous ses droits et titres sur ses possessions d'outre-mer.

Art. 160. (...) la totalité des effectifs de l'armée des États qui constituent l'Allemagne ne devra pas dépasser 100000 hommes (...)

Art. 171. (...) Sont également prohibés la fabrication et l'importation en Allemagne des chars blindés, tanks (...)

Art. 198. Les forces militaires de l'Allemagne ne devront comporter aucune aviation militaire ni navale.

Art. 231. Les gouvernements alliés et associés déclarent, et l'Allemagne le reconnaît, que l'Allemagne et ses alliés sont responsables pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les gouvernements alliés et associés et leurs nationaux en conséquence de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés.

Art. 232. Les gouvernements (...) exigent (...), et l'Allemagne en prend l'engagement, que soient réparés tous les dommages causés à la population civile des (...) alliés (...) et à ses biens.

Quelques réactions au traité

La campagne accomplie pour faire payer par l'Allemagne les dépenses de guerre nous semble avoir été un des actes les plus graves de folie politique dont nos hommes d'État aient jamais été responsables. C'est vers un avenir bien différent que l'Europe aurait pu se tourner si M. Lloyd George et M. Wilson avaient compris que les plus importants problèmes qui devaient les occuper n'étaient ni politiques ni territoriaux, mais financiers et économiques, et que les dangers qui menaçaient n'étaient pas dans des questions de frontières et de souveraineté mais de ravitaillement, de charbon et de transports.

John Maynard Keynes, *Les Conséquences économiques de la paix*, N.R.F., trad. P. Frank, 1920

Une paix trop douce pour ce qu'elle a de dur : dès qu'elle avait été connue, nous en avons donné cette définition. (...) Le traité enlève tout à l'Allemagne, sauf le principal, sauf la puissance politique, génératrice de toutes les autres. Il croit supprimer les moyens de nuire que l'Allemagne possédait en 1914. Il lui accorde le premier de ces moyens, celui qui doit lui permettre de reconstituer les autres, l'État, un État central, qui dispose des ressources et des forces de 60 millions d'êtres humains et qui sera au service de leurs passions.

Jacques Bainville, *Les Conséquences politiques de la paix*, Fayard, 1920

Jamais n'a été infligée à un peuple, avec plus de brutalité, une paix aussi accablante et aussi ignominieuse qu'au peuple allemand la paix honteuse de Versailles. Dans toutes les guerres des derniers siècles, des négociations entre vainqueur et vaincu avaient précédé la conclusion de la paix. (...)

Mais une paix sans négociations préalables, une paix dictée comme celle de Versailles, est aussi peu une vraie paix qu'il n'y a transfert de propriété quand un brigand renverse à terre un malheureux et le contraint ensuite à la lui remettre son porte-monnaie.

La paix de Versailles nous a ravi plus de soixante-dix mille kilomètres carrés et plus de sept millions d'habitants.

La conférence de la paix qui met fin à la guerre se réunit en janvier 1919. Les négociations s'appuient sur les propositions du président américain Wilson.

Cinq traités sont signés entre juin 1919 et août 1920, avec l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie, la Hongrie. Le sort de l'Allemagne est réglé par le traité de Versailles. Le traité est signé dans la galerie des Glaces du château de Versailles, où l'Empire allemand avait été proclamé, après la défaite française, en janvier 1871. La date de signature (28 juin 1919) est celle du 5e anniversaire de l'assassinat de François-Ferdinand, qui a entraîné l'Europe dans la guerre. Début mai, les Quatre (France, Angleterre, Italie, États-Unis) ont communiqué à la délégation allemande (6 membres issus de l'Assemblée constituante qui siège à Weimar) le projet de traité. Tous les articles (231 notamment) ont été contestés. Le projet rendu public soulève l'indignation de la presse allemande et provoque des manifestations. C'est sous la menace d'une reprise des hostilités que la délégation allemande est sommée de signer sans conditions.

Les clauses territoriales du traité de Versailles imposent à l'Allemagne la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France, la cession de territoires à la Pologne (corridor de Dantzig qui isole la Prusse orientale), l'abandon de ses colonies.

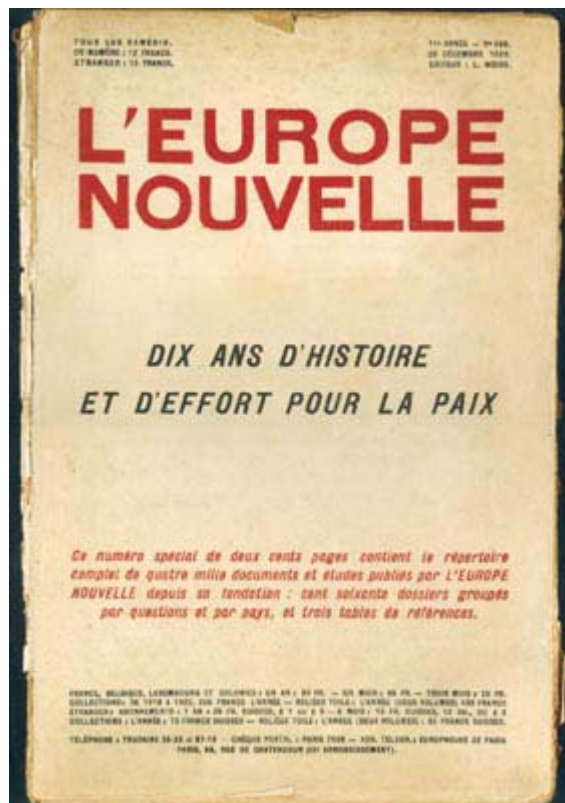
L'article 231 justifie en grande partie la démilitarisation de l'Allemagne. Avec ses alliés, elle y est déclarée « responsable » de la guerre. La population allemande considère cette position comme un « diktat des Alliés », thème favori du discours des extrémistes allemands de l'entre-deux-guerres.

Une notion nouvelle apparaît, celle de réparation. C'est avec les réparations que la responsabilité morale de l'Allemagne est mise en évidence. Le montant de ces réparations est fixé par une commission après la conférence de la paix. L'économiste britannique John Maynard Keynes, en désaccord avec un montant trop élevé qui pourrait compromettre la reconstruction de l'économie allemande et les échanges internationaux, démissionne de sa fonction d'expert à la conférence.

Le traité ne sera d'ailleurs qu'en partie appliqué et suscitera un très vif ressentiment chez les Allemands qui le considèrent comme un « diktat ». Hitler s'en servira comme argumentaire politique et fera de la lutte contre le traité l'un des axes directeurs de la politique extérieure nazie.

Le traité de Versailles prévoit aussi la création de la Société des Nations, assemblée des États qui doit empêcher toute nouvelle guerre par la négociation.

Pacifisme et idée européenne



L'Europe nouvelle.

(Photo :  Musée Louise Weiss)

L'Europe Nouvelle a été publiée sous la direction de Louise Weiss entre 1918 et janvier 1934.

Agrégée de Lettres, infirmière pendant la guerre, Louise Weiss crée en 1918 une revue de politique française et internationale, *L'Europe nouvelle*, destinée à l'élite dirigeante de tous les pays. *L'Europe Nouvelle* étudie les conditions de la vie politique, économique et sociale de l'Europe. Elle publie des textes des grands traités internationaux et les comptes rendus des sessions de la Société des Nations à Genève.

Comme Aristide Briand, Louise Weiss est persuadée de la nécessité d'une réconciliation franco-allemande et d'une union européenne pour garantir la paix sur le continent.

Louise Weiss, que l'on peut surnommer la « grand-mère de l'Europe » (Jean Garrigues, *Penser et construire l'Europe*, 2007), a lutté toute sa vie pour une Europe plus unie et plus pacifique. Le premier numéro de *L'Europe nouvelle* paraît le 12 janvier 1918. La revue plaide pour la paix et pour l'entente entre les pays du vieux continent. Durant les années vingt, les plus grands responsables politiques, les plus grandes plumes écrivent dans une revue qui est lue par l'élite dirigeante des pays européens. Elle participe donc à la diffusion de l'idée d'Europe, à la recherche d'une paix juste avec l'Allemagne, et d'une organisation internationale puissante capable d'imposer la paix. En ce sens, Louise Weiss et la revue *L'Europe nouvelle* incarnent « l'esprit de Genève » et l'action menée par la Société des Nations (dont le siège est à Genève) dans les années 1920. Les accords de Locarno, signés en octobre 1925, marquant les débuts d'une réconciliation franco-allemande sont un temps fort de cette action. En conséquence, l'Allemagne vaincue et exclue de la SDN par le traité de Versailles de 1919 y fait son entrée en 1926. En 1928, le pacte Briand-Kellogg met la guerre hors-la-loi. En 1929, le même Aristide Briand, délégué de la France, lance à la tribune de la SDN le tout premier projet politique d'Union fédérale européenne. Toutefois, les efforts de la Société des Nations n'ont toutefois pas réussi à endiguer la montée des périls au début des années 1930, ni les coups de force du Japon, de l'Italie et de l'Allemagne. Louise Weiss quitte *L'Europe nouvelle* en 1934 suite à l'arrivée au pouvoir d'Hitler qui anéantit tout projet européen démocratique. L'un de ses derniers éditoriaux s'intitule : « on ne pactise pas avec Hitler ».

Les sociétés européennes entre violence et apaisement

La violence en Allemagne en 1920

Ici en Bavière, je suis dans une place forte de la réaction. La nuit, je suis souvent réveillée par des ordres militaires et des parades forcées d'hommes (des monarchistes) qui s'entraînent la nuit dans les forêts et les montagnes. C'est un sentiment terrible, ces hommes qui s'entraînent en secret à tuer d'autres hommes. Et ces hommes qu'on entraîne sont des paysans et des travailleurs, pas le genre dont on a l'habitude. En Saxe, la même chose se passe ; là-bas les hommes qui s'entraînent la nuit sont aussi des travailleurs, mais leurs chefs sont des communistes. Et eux aussi s'entraînent à tuer leur prochain. Parfois je ne vois aucune différence entre les deux. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, des gens qui se préparent à assassiner des gens qui leur ressemblent pour des idées ? Et même pas les leurs, mais celles d'hommes qui se servent d'eux pour arriver au pouvoir. Nous nous attendons à ce que d'un jour à l'autre les deux groupes commencent à se massacrer mutuellement.

Lettre d'Agnès Smedley à sa sœur Florence Lennon, 11 août 1923, publié par G. Bourel, *Histoire Première*, Hatier, 2007.

Le pacifisme ancien combattant en France

Une croisade doit donc aujourd'hui commencer dans le monde entier pour qu'une telle malédiction (la guerre) ne se transmette de génération en génération, pour que cette haine nouvelle (de la guerre) prévienne dans l'avenir un nouveau conflit mondial.

Cette tâche incombe aux éducateurs de la jeunesse, instituteurs et prêtres, ils doivent insister sur l'horreur d'un soir de bataille : les morts, avec leurs masses atroces, leurs blessures géantes, la tête fracassée, les entrailles pendantes, les blessés avec leurs attitudes suppliantes (...).

Ils doivent décrire la vie horrible du poilu dans la tranchée, dans la boue, dans la fiente, souligner la promiscuité infâme de cette existence souterraine parmi les rats, les poux (...); souligner surtout la noblesse du soldat supportant toutes ces horreurs, mais aussi sa bestialité, quand acculé par la peur, la rage, la folie sanglante, il commet des actions dites d'éclat, en réalité des actes de sauvagerie ou de guet-apens (...).

Nos enfants doivent savoir tout cela.

***Le Béquillard meusien*, mensuel de l'association des mutilés de la Meuse, Novembre 1921. cité par S. Arias et E. Chaudron, *Histoire-Géographie, Première ST2S*, Belin, 2008.**

En 1923, l'Allemagne (république de Weimar) est en pleine décomposition politique et surtout économique. Depuis 1919 (révolution allemande dans le prolongement de la révolution russe), l'agitation sociale est forte et les tentatives de coup de force sont fréquentes. La Bavière est devenue le refuge de l'agitation nationaliste depuis l'échec de la République des conseils en 1919. La République des conseils, mise en place au printemps 1919, s'inspirait du mouvement des soviets en Russie et du mouvement spartakiste (Parti communiste allemand). Une répression brutale menée par l'armée et les corps francs y met fin. En 1923, quand la crise économique culmine en Allemagne en 1923, la Bavière connaît une grave agitation menée par les communistes et les socialistes d'une part, et l'extrême droite, en particulier les nazis, d'autre part. De 1919 à 1923, 376 attentats sont organisés en Bavière dont 354 commis par l'extrême-droite. On peut rappeler que c'est en novembre 1923 qu'Hitler (soutenu par le général Ludendorff) fait sa tentative de putsch à Munich.

L'historien George L. Mosse a avancé l'idée que la Grande Guerre avait « brutalisé » les sociétés, préparant ainsi les totalitarismes et la Seconde Guerre mondiale. En Allemagne, les attitudes agressives, contemporaines du conflit, perdurent durant la période l'après-guerre, notamment dans le champ politique, chez une génération qui a intériorisé une violence de guerre sans précédent. En France, il faut tenir compte de la force du mouvement pacifiste dans les années vingt, et de la spécificité des anciens combattants français. Selon Antoine Prost, l'expérience de la mort de masse, qui traverse l'ensemble de la société française, n'induit pas les mêmes comportements qu'en Allemagne. Si dans chaque pays les anciens combattants forment des associations influentes pour défendre leurs intérêts et préserver la solidarité et le souvenir, en France, les anciens combattants sont antimilitaristes et marquent leur refus de la guerre et de sa brutalité. Le monde des anciens combattants devient une puissance incontournable dans la politique française, plaidant pour l'union et la paix, mettant en place une véritable « pédagogie de la paix » appuyée

sur un « patriotisme pacifique » et une « magistrature morale » (Antoine Prost, *Les Anciens combattants : 1914-1939*, Paris, Gallimard, 1977).

La mémoire de la guerre

Les sociétés européennes sont profondément marquées par un conflit dont le bilan humain est le plus lourd de l'histoire du continent. Chez tous les belligérants, s'organise le souvenir de la guerre au lendemain de celle-ci. Partout, on élève des monuments à la mémoire des morts au combat. Beaucoup sont situés dans la « zone rouge », la zone de front qui a été la plus meurtrière. En France, des monuments aux morts sont édifiés dans presque chaque commune, souvent au cœur du village. À Paris, un soldat inconnu est inhumé au pied de l'Arc de Triomphe, offrant aux familles des disparus un lieu de recueillement national. Les commémorations se multiplient dans des hommages collectifs rendus par les citoyens. C'est pour se souvenir du sacrifice de ses soldats que la France fait du 11 novembre une fête nationale en 1922.

Le deuil national



La nécropole nationale Notre-Dame-de-Lorette à Ablain-Saint-Nazaire, Pas-de-Calais
(Photo : Hugues Marquis)

La nécropole est située sur un ancien oratoire fondé sur une colline au XVIII^e siècle par un peintre du village après son retour de pèlerinage à Lorette en Italie. La colline de Lorette est un terrain d'affrontement sanglant entre octobre 1914 et octobre 1915 (100 000 morts et autant de blessés).

Un premier cimetière est créé sur le site en 1915. On y regroupe ensuite les corps de soldats français provenant de plus de 150 cimetières du front septentrional. Le site devient nécropole nationale en 1924. Avec 40 058 corps reposant dans des tombes individuelles et dans sept ossuaires sur une surface de 25 hectares, c'est le plus vaste cimetière militaire français.

Deux imposants monuments ont été construits sur le site : une tour-lanterne de 52 mètres qui abrite dans sa crypte les corps de plusieurs milliers de soldats non identifiés, une basilique de style romano-byzantin ornée de fresques et de vitraux évoquant la Grande Guerre et l'histoire religieuse et patriotique de la France.

La crypte de la basilique abrite depuis 1955 le Soldat inconnu de 1939-1945, depuis 1977 le corps du Soldat inconnu de la guerre d'Algérie et des combats du Maroc et de Tunisie et, depuis 1980, celui du Soldat inconnu de la guerre d'Indochine.

La Garde d'honneur de l'Association du monument de Notre-Dame-de-Lorette, fondée en 1920 par l'évêque d'Arras, assure quotidiennement depuis l'accueil et la présence sur le site, et ranime la flamme chaque dimanche.

La mise en place d'un culte des morts sur les lieux mêmes de l'affrontement s'est affirmée au XIX^e siècle avec la guerre de 1870. Les croix, alignées et toutes semblables, montrent la volonté d'égalité de traitement. Officiers et soldats sont enterrés de manière identique, sans séparation ni privilège particulier.

Les tombes sont d'une grande simplicité. Aux croix de bois ont succédé les croix de pierre. Les quelques casques ou cocardes qui les ornaient au début ont aujourd'hui disparu.


L'étendue du cimetière rappelle que c'est l'ensemble de la société qui est endeuillée par la guerre. En France, les combats laissent plus de 600 000 veuves et plus d'un million d'orphelins. Plus d'un million de parents ont perdu un fils ; 2,7 millions de proches ont été affectés. On estime que 30 à 40 personnes ont été touchées par la mort d'un soldat. Le travail de deuil est d'autant plus difficile que beaucoup de familles ont été privées des corps des 260 000 disparus ou des 200 000 impossibles à identifier. La guerre de masse entraîne une massification de la mort et donc de la sépulture.

La mise en place des nécropoles nationales s'inscrit dans un véritable culte du souvenir mis en place par la République, auquel il faut rattacher l'inhumation de la dépouille du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe à Paris en 1920 et l'érection d'un ossuaire à Douaumont près de Verdun en 1927.

La France, cimetière du monde




Le mémorial canadien de Vimy, Pas-de-Calais
(Photo Hugues Marquis)

La guerre marque l'espace : entre Lens et Arras, extrait de la carte Michelin  [Voir la carte ViaMichelin](#)

Le Canada engage 619 639 hommes et femmes (450 000 en France et en Belgique) entre 1914 et 1918, dont plus de 65 000 sont morts.

Les premières troupes canadiennes prennent position début 1915 sur le front de la Belgique et du Nord de la France, notamment à Ypres. Ils participent, au prix de lourdes pertes, aux combats de la Somme en 1916. L'engagement sur la crête de Vimy au printemps 1917 sonne l'heure de gloire de l'armée canadienne. Lors de la grande contre-offensive alliée de l'été 1918, la période du 4 août au 11 novembre 1918 est appelée les « cents jours du Canada » en raison du rôle des Canadiens dans l'avance des Alliés, qui percent le front ennemi près d'Amiens le 8 août et près d'Arras le 2 septembre.

Le  **monument commémoratif du Canada à Vimy** est construit entre 1925 et 1936, en pierre importée de Yougoslavie. Il est l'œuvre de l'architecte sculpteur canadien Walter Seymour Allward. Le monument est orné de 20 figures allégoriques représentant la foi, la justice, la paix, l'honneur, la charité, la vérité, la connaissance et l'espérance. La figure centrale symbolise la nation canadienne qui pleure ses fils disparus. L'édifice surplombe la plaine de Douai et le bassin minier au pied des collines de l'Artois. Sur ses parois sont inscrits les noms de 11 225 soldats canadiens morts en France. Un parc d'une superficie de 91,18 hectares correspondant au champ de bataille, a été donné par la « nation française au peuple canadien ». Un réseau de tranchées et de tunnels y a été restauré.

L'extrait de la carte Michelin permet de localiser autour de Vimy sur un rayon de 5 km, le mémorial canadien, la nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette, 4 cimetières britanniques et 2 cimetières allemands. Le Pas-de-Calais possède sur son territoire des cimetières allemands, français (5 nécropoles nationales, dont la plus grande nécropole de France : Notre-Dame-de-Lorette), portugais, tchèques, un chinois, des cimetières mixtes et d'autres dépendants de l'ancien empire britannique (le Commonwealth) :

625 cimetières britanniques dans lesquels reposent 180 000 hommes tombés durant la Première Guerre mondiale originaires du Royaume-Uni, du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, d'Afrique du Sud et d'Inde. Une densité identique se retrouve dans tous les départements situés le long du front.

In Flanders Fields

**By: Lieutenant Colonel John McCrae, MD (1872-1918)
Canadian Army**

In Flanders fields the poppies blow
Between the crosses row on row,
That mark our place; and in the sky
The larks, still bravely singing, fly
Scarce heard amid the guns below.

We are the Dead. Short days ago
We lived, felt dawn, saw sunset glow,
Loved and were loved, and now we lie
In Flanders fields.

Take up our quarrel with the foe:
To you from failing hands we throw
The torch; be yours to hold it high.
If ye break faith with us who die
We shall not sleep, though poppies grow
In Flanders fields.


Adaptation française de Jean Pariseau Au Champ d'honneur

Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leurs chants au sifflement
Des obusiers.

Nous sommes morts,
Nous qui songions la veille encor'
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici,
Au champ d'honneur.

À vous jeunes désabusés,
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme
Le goût de vivre en liberté.
Acceptez le défi, sinon
Les coquelicots se faneront
Au champ d'honneur.

John Mc Crae a servi comme chirurgien dans la 1^{ère} brigade d'artillerie de campagne passant 70 jours à soigner des blessés canadiens, britanniques, français, indiens et allemands lors des terribles combats de Ypres en 1915. Ce poème, composé cette année-là sur le front après la mort de son ami le lieutenant Helmer, est considéré par les anglo-saxons comme le poème le plus mémorable jamais écrit sur la guerre. Il a été publié pour la première fois par le magazine britannique Punch le 8 décembre 1915. Les coquelicots sauvages (*poppies*) fleurissent là où les autres plantes sont mortes. Les coquelicots s'épanouissent sur le sol ravagé des Flandres après les terribles combats de 1915.

Mis en musique, le poème est un élément traditionnel des cérémonies du souvenir du 11 novembre 1918 mais aussi du 8 mai 1945. Il a donné son nom au cimetière militaire américain de Waregem, près du lieu où il a été écrit et au  musée consacré à la Première Guerre mondiale aménagé à Ypres.

Trois monuments aux morts



Pleurer les morts : Friville
© Jean-Étienne et Dominique Guerrini



Un monument pacifiste : Péronne
© Jean-Étienne et Dominique Guerrini



Beauchamps : le poilu triomphant

© Jean-Étienne et Dominique Guerrini

Voir : pagesperso-orange.fr/monum1418somme

Images extraites de www.culture.gouv.fr/culture/inventai/itiinv/1418/index.html

Le monument aux morts est le lieu de mémoire de la Première Guerre mondiale par excellence. Quelques monuments aux morts, construits dans la seconde moitié du XIXe siècle existaient avant 1914 (comme le monument à la mémoire des enfants de l'Aube inauguré à Troyes le 22 juin 1890 et qui commémore les soldats tués durant la guerre de 1870-71) mais ils ne sont pas nombreux et pas spécifiquement communaux. C'est après la Grande Guerre que tous les belligérants vont ériger des monuments pour rendre hommage aux disparus. C'est en France que l'on trouve le plus grand nombre de monuments aux morts. Ils sont à l'initiative des conseils municipaux, encouragée par le gouvernement par la loi du 25 octobre 1919 qui accorde aux municipalités une subvention d'État. 35 000 monuments aux morts sont érigés entre 1920 et 1925. Achetés sous catalogue et fabriqués en série ou commandés à un artiste, on en trouve une très grande variété. Les monuments donnent les noms des disparus selon un principe d'égalité républicaine : l'ordre d'inscription des noms est en général alphabétique, sans indication du grade. Une inscription ou une sculpture délivrent un message. La Grande Guerre est ainsi présente dans le paysage des villes et des villages.

La plupart sont des monuments patriotiques, rares sont les monuments pacifistes. Sur le monument de Péronne, une femme représente la Picardie maudissant la guerre. Des monuments comme celui de Friville traduisent plutôt le deuil et l'affliction. Des femmes et des enfants, plus rarement des hommes, y pleurent les morts. On trouve aussi sur les monuments tous les types de combattants (c'est le thème le plus développé), le plus souvent pour exalter le courage et la force du poilu comme à Beauchamps.

Commémorer



Les enfants des écoles déposent une gerbe au monument aux morts d'Angoulême le 11 novembre 2006

(Photo : Hugues Marquis)

Deux ans après l'armistice le 11 novembre 1920, un soldat inconnu est inhumé sous l'Arc de Triomphe et en 1922, le 11 novembre devient jour férié. Les cérémonies du 11 novembre contribuent à faire naître un « culte républicain », codifié dans l'entre-deux-guerres. La cérémonie du 11 novembre commence par un cortège, ouvert par les enfants et fermé par les anciens combattants, qui conduit au monument ; face à celui-ci, la foule écoute les discours puis l'appel des morts (à l'appel de chaque nom de défunt, un enfant ou un ancien combattant répond « mort pour la France ») avant que ne retentissent la Marseillaise et la sonnerie aux morts.

Ce cérémonial est toujours respecté aujourd'hui : après le dépôt de gerbes par les autorités civiles et militaires, les enfants des écoles déposent des fleurs au pied du monument aux morts d'Angoulême. Les porte-drapeaux représentent les associations d'anciens combattants de toutes les guerres. La présence des drapeaux associatifs est un élément essentiel de la cérémonie combattante. « Le porte-drapeau peut être un ancien combattant mais aussi toute personne, y compris des mineurs, qui présente toutes les conditions d'honorabilité et de tenue qui sied à un porteur de drapeau. » (Office national des anciens combattants). Le piquet militaire, au premier plan, maintient le lien entre armée et nation.

Les monuments aux morts permettent donc aux Français de se retrouver dans une cérémonie civique destinée, non pas à valoriser la guerre, mais à manifester l'hommage de la patrie aux citoyens. Elles constituent une leçon de civisme, particulièrement pour les enfants, dont la participation aux cérémonies est encouragée.

Ressources

Bibliographie

Livres

- S. Audoin-Rouzeau, A. Becker, *La Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, 1998, Découvertes, Gallimard, n° 357.
- S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

- S. Audouin-Rouzeau et J.-J. Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918 : Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.
- Annette Becker, *Les Monuments aux morts, mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Errance, 1989.
- Jean-Jacques Becker, *La France en guerre, 1914-1918, la grande mutation*, Paris, éditions Complexe, 1996.
- B. Cabanes, E. Husson (dir.), *Les Sociétés en guerre, 1911-1946*, Paris, Armand Colin, 2003.
- Jean-Pierre Gueno (dir.), *Paroles de Poilus*, Librio, n° 245.
- G.-L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.
- R. Prior et T. Wilson, *La Première Guerre mondiale 1914-1918*, collection « Atlas des guerres », Paris, éditions Autrement, 2001.
- *1914-1918, La Grande Guerre*, Les collections de l'Histoire, n° 21, octobre-décembre 2003.

Webographie

L'association 14-18 a fait le [recensement de la quasi-totalité des sites internet sur la Première Guerre mondiale](#).

On y ajoutera les sites de l'Éducation nationale consacrés à la commémoration :

- Le site [Educatif@def](#) recense les actions du ministère de la Défense à destination des élèves et des enseignants, ainsi que les associations d'anciens combattants et les fondations de mémoire au niveau national ;
- Les [services départementaux de l'Office national des anciens combattants \(ONAC\)](#) et en particulier le délégué à la mémoire combattante dont la mission est de valoriser l'histoire locale et nationale à travers des activités pédagogiques.
- Sur le site des « [Itinéraires de citoyenneté](#) » de l'association « Civisme et démocratie » (CIDEM).
- Sur le site [Éducol](#) de la direction générale de l'enseignement scolaire.

Et les site de l'[Australian War Museum](#), avec notamment l'exposition en ligne « [1918 : Australians in France](#) ».